18701.
H. Bin
Rés.

LE MERCVRE GALANT.

TOME IV.

BIBLIOTHEQUE DE L'ARSENAL

A PARIS,
Chez THEODORE GIRARD, au Palais, dans la Grand'Salle, du costé de la Cour des Aydes, à l'Envie.

M. DC. LXXIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

8° H 26 4 84 -4-

AU LECTEUR.

IE ne dois pas me plaindre du succez du Mercure Galant; *On l'a contrefait en tant d'endroits, que j'ay lieu de croire que le debit en a esté tres-grand. Mes Libraires n'en doivent pas estre si satisfaits, & les Impressions qu'on en a faites*

à Lyon, Vezel, Vtrech, Amsterdam, & autres Lieux, ont fait beaucoup de tort à celle de Paris : Ce n'est pas qu'elle ne soit beaucoup plus correcte, & l'on n'en doit pas douter, puis que les Copies égalent rarement les Originaux. Ie dois donc avertir le Lecteur, que ceux qui n'ont pas acheté ou fait acheter le Mercure Galant *à Paris, n'ont que des Exemplaires remplis de fautes tres-considerables, puis qu'elles changent le sens en beaucoup d'endroits, & que*

la pluſpart des Noms de ceux dont j'ay parlé ſont tellement défigurez, qu'à peine en peut-on reconnoiſtre la moitié ; C'eſt à quoy le Lecteur doit prendre garde. Ie le prie auſſi de ſe ſouvenir que l'on vendra ſans y manquer le premier jour d'Aouſt prochain, le Cinquiéme Tome du Mercure Galant.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy, Donné à S. Germain en Laye, le 15. Fevrier 1672. Signé, Par le Roy en son Conseil VILLET. Il est permis au Sieur DAN. de faire imprimer, vendre & debiter, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, un Livre intitulé, *LE MERCVRE GALANT*, en un ou plusieurs Volumes; & ce pendant le temps & espace de dix années entieres & accomplies, à compter du jour que chacun desdits Volumes sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Et cependant defences sont faites à toutes Personnes, de quelque qualité & condition qu'ils soient, d'imprimer ny faire imprimer, vendre ny debiter aucun desdits Volumes, sans le consentement de l'Exposant, ou de

ceux qui auront droict de luy, à peine contre chacun des contrevenans de six mille livres d'amende, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests, ainsi que plus au long il est porté esdites Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté, le 27. Fevrier 1672.

Signé, THIERRY, Syndic.

Et ledit Sieur DAN. a cedé & transporté son droict de Privilege pour le present Volume à Claude Barbin, & Theodore Girard, Marchands Libraires à Paris, pour en joüir suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 14. Juin 1673.

LE MERCURE GALANT.

PUIS que vous souhaitez, Madame, que je vous écrive tout ce qui s'eſt paſſé de nouveau depuis que noſtre commerce a eſté interrompu par les cruelles affaires qui me ſont arrivées,

je vais satisfaire à vos souhaits, qui seront toûjours des ordres absolus pour moy; Mais estant obligé de renfermer en une seule Lettre tout ce que je vous aurois mandé en plus de vingt, je croy qu'elle contiendra du moins dequoy remplir un Volume, c'est pourquoy je commence sans perdre le temps en paroles inutiles.

Quelques jours apres vous avoir écrit les dernieres Nouvelles que je vous ay mandées, je me

trouvay dans une Ruelle galante, où l'on parla d'une Hiſtoire nouvelle, arrivée depuis peu dans une des plus charmante Cour de l'Europe. Je n'y fus pas plutoſt entré, que la Perſonne qui devoit raconter cette Nouvelle, commença de la ſorte.

LEONIDAS.

NOUVELLE.

L'Hiſtoire que je vais vous raconter eſt arrivée depuis quelques années dans une des plus charmante Cour de l'Europe, & qui ne le cede en galanterie, qu'à celle de France. Le Souverain de cette riante Cour eſtoit en une de ſes Maiſons de

Campagne, avec tous ceux qui ont coustume de le suivre, autant par inclination que par devoir, lors que le Dieu des Avantures fit naistre les premiers incidens qui servirent de fondement à cette Histoire. Lucille & Celie, qui en ont esté les principaux Personnages, ayant sçeu que le Prince, suivant sa magnificence ordinaire, donnoit un Divertissement à sa Cour, partirent de sa Ville Capitale pour y venir prendre part: Elles estoient

Sœurs ; mais elles diffe-roient d'âge, d'eſprit & de beauté. Lucille eſtoit l'aînée, & l'on remarquoit ſur ſon viſage qu'elle avoit eſté belle ; & ceux qui en jugeoient ainſi ne ſe trompoient pas ; elle auroit meſme encor paſſé pour telle, ſi l'on n'eut point veu ſa Sœur. Cette cadette n'avoit que ſeize ans, & l'aînée en ayant quarante, il ne faut pas s'étonner ſi des appas qui commençoient à s'uſer, furent effacez par des charmes naiſſans. Lu-

celle avoit une bruſquerie agreable, avec un enjoüëment ſi grand, qu'elle paſſoit d'abord dans l'eſprit de ceux qui ne la connoiſſoient pas, pour eſtre un peu étourdie: Elle avoit pourtant du bon ſens; il ne faut pas s'en étonner, les Perſonnes enjoüées n'en ont ſouvent pas moins que les autres. Celle eſtoit d'une beauté achevée, elle ébloüiſſoit tous ceux qui la voyoient, & ſes charmes prenoient plus de cœurs ſans deſſein, que toutes

celles qui ne ſongent qu'à plaire, elle ne penſoit à rien moins; & ſi ſa beauté eſtoit parfaite, ſon eſprit n'y répondoit pas: Elle n'avoit point encor veu le monde, la Cour eſtoit pour elle un Pays inconnu, & elle ne ſçavoit pas elle-meſme ce qu'elle valoit. Lucille qui l'aimoit tendrement & qui vouloit luy faire voir la Cour, employa ſes Amis pour avoir des places au Divertiſſement du Prince; c'eſtoit une Comedie mélée de Muſique: Elle y

réüſſit ſi bien, qu'elles furent placées au premier rang. La beauté a de grands privileges, & l'on fait ſouvent pour elle beaucoup plus que pour le merite. Elles n'entendirent autour d'elles de tous coſtez pendant plus d'une heure, que des Gens qui diſoient: Ah la belle Fille! Le beau teint! Les beaux yeux! & mille autres choſes ſemblables; & chacun ſe demanda l'un à l'autre qui elle eſtoit, où elle demeuroit, & de qui elle

eſtoit connuë. Le bruit de ſa beauté s'eſtant répandu de tous coſtez dans la Salle du Balet, il vint juſques aux oreilles du Prince Polexandre; & ce Prince dont le nom eſt connu par mille Exploits fameux, n'eſtant pas moins galant que grand Capitaine, voulut luy-meſme voir ſi Celie eſtoit auſſi belle que pluſieurs luy vinrent dire. Il s'approcha d'elle & voulut entrer en converſation; mais comme par malheur ſa Sœur cauſoit avec une Perſonne

de sa connoissance, que le jour n'estoit pas grand dans la Salle, parce que le Ballet n'estoit pas commencé, & que Celie ne connoissoit personne de la Cour, elle rebuta ce Prince, ainsi qu'elle avoit fait vingt Marquis curieux dont elle commençoit à se trouver fatiguée. Le Prince s'apperçeut qu'il n'en estoit pas connu, & voulut se donner du plaisir de cette avanture. Les grands Princes en ont rarement de pareils, & sont quelquefois ravis

de voir qu'on leur parle comme au reſte des Hommes. Il ne ſe fit donc point connoiſtre à Celie, il cacha meſme l'Ordre qu'il portoit; & couvrant avec la main une partie de ſon viſage, il continua la converſation, apres avoir fait connoiſtre ſon deſſein à ceux qui eſtoient autour de luy, afin qu'ils ne le découvriſſent pas. Celie luy dit beaucoup de choſes pleines d'une naïveté ſans exemple, le traita aſſez rudement, & ne voulut ré-

pondre à aucune des questions qu'il luy fit: Elle auroit pû s'en defendre plus civilement, mais sa jeunesse & le peu d'experience qu'elle avoit du monde, & sur tout des manieres de la Cour, furent cause qu'elle traita de la sorte un Prince dont toutes les Coquetes de l'Assemblée se seroient tenuës heureuses, s'il avoit seulement jetté quelques regards sur elles. Celie continuoit de faire paroistre ses mépris, & haussoit mesme sa voix pour les ren-

dre plus publics, lors que ſa Sœur finit ſa converſation, & tourna la teſte devers elle. Si la veuë du Prince luy cauſa quelque ſurpriſe, l'air dont elle vit que ſa Sœur le traitoit, l'étonna encor davantage. Elle fit une profonde reverence à ce Prince, & fit en meſme temps connoiſtre à ſa Sœur la faute qu'elle venoit de faire. Celie rougit au nom du Prince Polexandre; & pleine de confuſion tourna le viſage d'un autre coſté & n'oza plus le

regarder. Le Prince lia conversation avec Lucille, & l'ayant pressée obligeamment de luy dire tout ce qu'il souhaitoit d'aprendre, il eut d'elle tout l'éclaircissement qu'il desiroit. A peine eut-il appris tout ce qu'il vouloit sçavoir, qu'il se tourna vers tous ceux qui estoient autour de luy, & leur dit le nom de Celie, le lieu de sa naissance, les noms de ses Parens, ceux qui vivoient encor, & ceux qui estoient en l'autre monde, & il dit mesme jus-

ques au nom de la demeure & de l'Enseigne où elle demeuroit dans la Ville Capitale. Leonidas qui estoit chargé d'une partie des Affaires les plus importantes de l'Estat, qui depuis long-temps estoit derriere le Prince, & que les yeux de Celie venoient de rendre le plus amoureux de tous les Hommes, fut ravy d'apprendre tout ce que le Prince dit; Il s'en apperçeut, & ils s'entretinrent ensemble des beautez de Celie. Pendant cet entre-

tien

tien on alluma les Luſtres; ils ne ſervirent qu'à faire paroiſtre davantage les beautez de Celie, & qu'à faire connoiſtre qu'elles n'eſtoient point de celles que le grand jour efface. La Salle fut à peine éclairée, qu'on ſervit la Collation. Tous les Admirateurs de Celie luy en envoyerent, tous les yeux furent attachez ſur elle, elle fut le ſujet de l'entretien de la plus grande partie de l'Aſſemblée; & ſa Sœur la voyant accablée de careſſes, de regards &

de Confitures, commença prudamment à se chagriner; Elle apprehenda que tous ces honneurs, pour estre trop grands, ne tournassent à la fin en raillerie; & comme elle n'estoit venuë que pour voir la Comedie, elle craignit de la donner. Le Divertissement finy, elles eurent de la peine à se débarrasser de tous ceux qui voulurent les voir & leur parler: Elles furent entourées de Fâcheux, on leur offrit vingt Chaises & cent Caroſſes

pour s'en retourner; & depuis le plus jeune Marquis, jusques au plus âgé Courtisan, chacun offrit la main à Celie pour descendre les Degrez du Chasteau, où quelques Femmes jalouses de sa beauté, l'attendirent pour la voir passer. Elles furent à peine chez elles, où sa Sœur ne voulut laisser entrer personne, qu'elles demanderent à manger. On les fit attendre longtemps, & elles commençoient à s'impatienter, lors qu'on leur servit un Soupé

ſi galant & ſi magnifique, qu'un Prince Amant n'auroit pû regaler autrement ſa Maiſtreſſe. Les deux Sœurs parurent auſſi ſurpriſes qu'il eſt aiſé de ſe l'imaginer. Elles demanderent à l'Hoſte & à l'Hoſteſſe d'où venoient tous ces Mets, & leur dirent qu'on ſe mocquoit d'elles, & qu'elles ne les avoient pas demandez. L'Hoſte leur répondit qu'il avoit ordre de les leur ſervir, & de leur donner tout ce qu'elles ſouhaiteroient, &

meſme toutes les choſes dont il pourroit prévoir qu'elles auroient beſoin, ſans prendre de leur argent. Il adjoûta qu'il avoit fait porter leurs Hardes dans la plus belle Chambre de ſon Logis, & qu'il ne ſouffriroit point qu'elles couchaſſent dans celle qu'elles avoient choiſie. Lucille ſe douta bien que toutes ces galanteries ne venoient que du Prince ou de Leonidas, mais elle n'en témoigna rien. Elle ne ſe trompoit pas dans ces con-

jectures; Leonidas avoit envoyé querir l'Hoſte, & luy avoit parlé luy-meſme. Sa paſſion eſtoit devenuë ſi forte dés ſa naiſſance, que depuis beaucoup de Siecles nous n'avons peut-eſtre point eu d'exemple d'une ſi violente ardeur. Quand les deux Sœurs furent couchées, l'aînée qui avoit de l'eſprit, fit reflexion ſur tout ce qui s'eſtoit paſſé; & comme elle jugea de la ſuite par de ſi beaux commencemens, elle reſolut de partir le lendemain, &

meſme de grand matin, quoy que ſon deſſein eut eſté de reſter quelques jours à la Cour, pour faire voir à ſa Sœur les Appartemens du Chaſteau. Celie ne pût apprendre cette Nouvelle, ſans en ſoûpirer; elle auroit volontiers demeuré plus long-temps à la Cour, & ce qui s'eſtoit paſſé ne l'en avoit point rebutée; Elle n'en témoigna toutefois rien à ſa Sœur, & partit dés le lendemain avec elle. Lucille qui ſe douta bien que l'Hoſte

avoit eſté gagné, ne luy fit point connoiſtre ſon deſſein, & luy dit ſeulement en ſortant de chez luy, qu'elle alloit à l'Egliſe. Deux heures apres leur départ, Leonidas envoya ſçavoir de leurs nouvelles. Son Meſſager y revint pluſieurs fois, & cet Amant ayant ſçeu qu'on ne les pouvoit trouver, les fit chercher par tout : Il ne les crût toutefois point parties juſques au ſoir; mais quand la nuit fut venuë, il ne douta plus de leur départ.

part. Il en eut un chagrin qui ne se peut qu'à peine concevoir; mais il auroit esté au desespoir, s'il n'avoit pas sçeu le lieu où elles demeuroient à la Ville. Il envoya dés le lendemain pour sçavoir de leurs nouvelles, mais on ne trouva personne, & l'on dit qu'elles n'estoient point revenuës. Il y renvoya le jour suivant, on dit la mesme chose à celuy qui y fut de sa part: De sorte qu'ayant encor eu la mesme réponse, son amour l'obli-

gea d'y aller luy-meſme. Il croyoit bien que l'on avoit fait toutes ces réponſes; mais il ſe perſuadoit qu'elles avoient donné ordre de les faire, & qu'ayant reſolu de ne le pas voir, elles vouloient qu'on crût qu'elles n'eſtoient pas revenuës chez elles. Cet Illuſtre Amant fit tout ce qu'il luy fut poſſible pour développer ce miſtere; mais tout l'éclairciſſement qu'il pût tirer, fut qu'elles eſtoient de retour, mais qu'elles n'eſtoient pas venuës loger

chez elles, & c'estoit la verité; car Lucille s'estant doutée de ce qui arriveroit, n'avoit point voulu depuis son retour loger dans le lieu où elle avoit dit au Prince Polexandre qu'elle demeuroit, parce que ce Prince l'ayant redit hautement, toute la Cour en estoit instruite. Leonidas fut inconsolable de n'avoir pû apprendre d'autres nouvelles de sa Maistresse. Il se voyoit moins avancé que le premier jour; & pour voir celle qu'il aimoit avec tant

d'ardeur, il falloit qu'il la cherchât dans une grande Ville, & qu'il la cherchât meſme long-temps ſans eſtre aſſuré de la trouver. Cette incertitude eſtoit bien cruelle pour un Homme auſſi impatient & auſſi amoureux que Leonidas: Il ne pouvoit ſe conſoler, cependant il fallut bien prendre patience, & mettre des Eſpions en Campagne, ce qu'il fit; Ils réüſſirent ſi bien qu'ils découvrirent enfin apres huit jours d'une recherche fort exacte, le

lieu où les deux Sœurs demeuroient. Le Prince de son costé avoit pris le mesme soin, & ceux qu'il avoit employez, s'estant bien acquitez de leur commission, il apprit presque en mesme temps la demeure de Celie. Il resolut de l'aller trouver, & fit mettre pour cet effet un Manteau de bonne fortune dans son Carrosse, qu'il fit arrester au bout de la Ruë où demeuroit Celie. Leonidas en avoit aussi pris un, & suivy d'un Laquais sans livrée, s'estoit fait conduire

jusques à la porte dans une Chaise de place. Ils se rencontrerent tous deux sur le Degré, & s'estans reconnus, ils ne pûrent s'empescher de se faire une mutuelle confidence; ce qui ne plût toutefois pas à Leonidas, car il estoit beaucoup plus amoureux que le Prince. Ils heurterent ensemble à la porte de la Chambre de Celie: Elle leur fut ouverte par Lucille, qui leur en refusa l'entrée avec le plus de civilité qu'il luy fut possible. Ils deman-

derent la permiſſion d'y revenir l'apreſdînée ; ce qu'elle leur refuſa avec la meſme civilité, en leur diſant qu'elle avoit affaire chez une Femme de Qualité qui demeuroit dans un Quartier fort éloigné du ſien, & qui eſtoit fort connuë du Prince. Elle leur dit cela, non ſeulement pour les empeſcher de venir ; mais encor pour leur apprendre que puis qu'elles connoiſſoient particulierement cette Dame, qui eſtoit un exemple de vertu, ils de-

voient juger d'elles plus avantageusement qu'ils ne faisoient peut-estre. Ils se retirerent assez mal satisfaits, mais dans la resolution de consulter ensemble ce qu'ils avoient à faire, & de pousser les choses plus avant. Ils entrerent en s'en retournant dans un Temple qui estoit dans la mesme Ruë : Ils y rencontrent Celie qui ne les reconnut pas d'abord. Lucille y vint aussi-tost, & apres leur avoir parlé quelque temps, les conjura de les laisser sor-

tir ſans les ſuivre. A quoy ces Meſſieurs obeïrent peut-eſtre moins pour l'amour d'elles, qu'à cauſe d'eux-meſmes, ne voulans pas eſtre connus. Ils s'en retournerent donc, & reſolurent de ſe trouver dans la Ruë où Lucille avoit dit le matin qu'elle iroit voir l'apreſdînée une Dame de Qualité. Ils vouloient ſçavoir ſi elle leur avoit dit vray, & par ce meſme moyen ils vouloient voir Lucille qu'ils avoient trouvée encor plus belle

que lors qu'ils l'avoient veuë à la Cour. Ils ne manquerent pas de se trouver au rendez-vous qu'ils se donnerent; & pour faire réüssir leur dessein, ils firent mettre leurs Carrosses aux deux bouts de la Ruë où demeuroit la Dame que Lucille & sa Sœur devoient aller voir, & chez qui elles estoient déja entrées lors qu'ils arriverent. Ils attendirent long temps qu'elles sortirent; & le moment qu'ils attendoient avec beaucoup d'impatience estant arrivé,

chacun se tint dans son poste, ainsi qu'ils avoient resolu. Lucille & sa Sœur estant presque au bout de la Ruë, apperçeurent le Carosse de Leonidas. Elles ne donnerent aucuns signes qui pussent faire connoistre qu'elles l'avoient remarqué; car Lucille l'ayant veu la premiere, & s'estant doutée d'une partie de la chose, & que Leonidas devoit estre en embuscade au coin de la Ruë, dit à sa Sœur de la suivre, & se retourna aussi tost, afin de s'en aller par

l'autre bout de la Ruë. Elle eust à peine fait une partie du chemin, qu'elle apperçeut le Carrosse du Prince Polexandre. Elle se trouva fort embaraſſée, & s'arresta pour réver un moment à ce qu'elle avoit à faire: Elle n'avoit encor pris aucune resolution, lors que le Prince, envelopé de son manteau de bonne fortune, sortit de son Carrosse, & les vint aborder avec beaucoup de civilité. Leonidas en fit autant avec un pareil équipage. Leur converſa-

tion fut assez longue, & ces deux Amans les presserent avec toutes les instances imaginables, de monter dans l'un de leurs Carrosses, & leur promirent de les mener où elles vouloient aller, sans qu'elles eussent aucun sujet de se plaindre d'eux. Comme ils estoient dans une Ruë détournée, & qu'il n'y passoit pas beaucoup de monde, Lucille se defendit long-temps, & n'accepta leur offre qu'apres plusieurs refus. Quand elles furent dans le Ca-

roſſe, le Cocher qui avoit l'ordre de tout ce qu'il devoit faire, le mena fort doucement, & leur fit faire trois fois plus de chemin qu'il n'eſtoit neceſſaire pour aller où elles avoient prié qu'on les menât. Elles s'en apperçeurent, & Lucille leur dit qu'elle n'apprehendoit rien, & qu'elle eſtoit montée en Caroſſe ſur la parole d'un Grand Prince, qui n'en voudroit pas manquer meſme à ſes plus grands Ennemis. Leonidas parla peu; mais ſes

yeux parlerent beaucoup; l'excez de son amour le rendit presque immobile, & l'on ne vit jamais tant de chagrin que celuy qu'il témoigna dans le moment qu'il fallut se separer, & laisser Lucille & Celie chez leur Amie. En disant adieu à cette derniere, il luy serra la main avec des transports presque incroyables: Il la pria tout bas de se ressouvenir de luy. Il n'oublia pas Lucille, & luy fit toutes les amitiez imaginables, estant fortement persuadé qu'il

ne pourroit estre heureux sans elle, puis qu'elle avoit sur sa Sœur une authorité de Mere. Le Prince ne parut pas si passionné, & tout son procedé fit assez connoistre, que s'il estoit d'humeur à profiter d'une avanture, il ne vouloit, ny la chercher, ny qu'elle luy fit de la peine. Laissons retourner ces deux Amans chez eux, & suivons Lucille & Celie jusques à la Chambre de leur Amie. Avant que d'y entrer, Lucille voulut détacher la Robe de sa

Sœur;

Sœur; mais elle fut bien surprise d'entendre le bruit que firent plus de cent Loüis d'or, que Leonidas avoit mis dans sa Jupe sans l'en avertir. Le Laquais de leur Amie sortit avec de la lumiere, & leur aida à les ramasser. Celie fut sur le poinct de tout gâter, en témoignant la surprise qu'elle eut de voir cet argent; mais sa Sœur l'avertit de ne rien dire & de la laisser parler. Il estoit temps, car la Maîtresse du Logis vint aussitost, ayant entendu le cry

que son Laquais avoit fait pour marquer son étonnement. Lucille luy fit sur le champ une Histoire, & luy dit qu'elle venoit de recevoir cet argent pour une autre. Ce tour d'adresse estoit necessaire; car bien qu'elles fussent de tres-bonne Famille, chacun sçavoit bien que leurs Affaires estoient en mauvais estat. Lucille ne fut pas long-temps à sa visite, & s'en estant retournée chez elle avec sa Sœur, elle fit en elle-mesme de tres-serieu-

ſes reflexions ſur tout ce qui s'eſtoit paſſé pendant la journée ; & les avantures du matin, de l'apreſdînée & du ſoir, luy firent juger que les choſes n'en demeureroient pas là, ſi elle n'y mettoit ordre ; & dans ce deſſein elle reſolut d'acheter quelques meubles dés le lendemain, & de loüer une Chambre dans un Quartier fort éloigné, ce qu'elle fit ; mais comme elle faiſoit tendre ſes meubles, elle reçeut une Lettre de Leonidas, qui l'ayant

toûjours fait ſuivre par un Laquais déguiſé, avoit ſçeu tout ce qu'elle avoit fait, mais non pas tout ce qu'elle avoit penſé. Elle fit réponſe à ce meſme Laquais, qu'elle alloit en ſon Pays avec ſa Sœur, & qu'elle avoit loüée cette Chambre pour y mettre ſes meubles pendant ſon abſence. Elle jugea bien qu'elle ne ſeroit ſuivie d'aucun Eſpion pendant que ce Laquais iroit faire cette réponſe à ſon Maiſtre, & dans cette penſée elle fit au plutoſt porter

ſes meubles dans la premiere Chambre qu'elle trouva vuide dans un des Fauxbourgs de la Ville, fort éloigné de l'endroit où elle eſtoit. Elle vint heureuſement à bout de ſon deſſein, & trompa pour ce coup Leonidas & ſon Eſpion, qui pendant huit jours courut toute la Ville ſans les pouvoir trouver, & ſans pouvoir meſme en apprendre aucunes nouvelles. Leonidas dit au Prince Polexandre une partie de tout ce qui s'eſtoit paſſé; & quoy

qu'il ne fut pas tout à fait persuadé que Lucille & sa Sœur fussent allées en leur Pays, ny mesmes qu'elles y dâssent aller, il ne laissa pas de faire tout ce qu'il pût pour empescher le Prince d'en douter. Il le crût; & ne voulant pas se faire une affaire de ce commencement d'avanture, il oublia tout à fait Celie, & laissa à Leonidas le soin de la chercher. Peut-estre ne l'auroit-il de longtemps trouvée, si la Fortune ne s'en fut mélée huit jours apres, &

ne luy eut fait rencontrer Celie qui sortoit d'un petit Temple qui estoit dans le mesme Fauxbourg où elle logeoit. Il ne l'eut pas plutost apperçeuë, qu'il sortit de son Caroſſe avec beaucoup de précipitation, & courut luy parler. Il la preſſa d'y monter, elle s'en defendit; il luy dit qu'il ne la quitteroit point, & qu'il la ſuivroit à pied. Elle fut embarraſſée de cette réponſe; & voyant qu'il ſe mettoit en eſtat de tenir ſa parole, elle crût qu'elle devoit a-

voir cette complaisance pour luy, & qu'elle ne seroit point blâmée de sa Sœur, puis qu'elle avoit déja esté dans le Carosse du Prince. Aussi-tost qu'elle fut entrée dans celuy de Leonidas, il parla bas à un de ses Gens, & celuy à qui il parla ayant dit au Cocher l'intention de son Maistre, il les mena dans une Maison dont la porte s'ouvrit sans qu'on vit paroistre personne. Leonidas ouvrit celle du premier Appartement avec une petit Clef qu'il avoit sur

ſur luy; & Celie apperçût une Chambre dont l'éclat l'ébloüit d'abord. Il y avoit ſur la Table deux Flambeaux de vermeil doré, garnis de deux Bougies allumées. Leonidas ouvrit une Armoire qui eſtoit à l'un des coſtez de la Cheminée, dont il tira de petits Fagots de Sermant; puis en ayant ouvert une autre qui eſtoit de l'autre coſté, il en tira de petits bouchons de paille qu'il alluma à l'une des Bougies, & avec cette paille il mit le

feu aux Fagots qu'il avoit mis dans la Cheminée. Ils furent à peine allumez, qu'il entretint Celie de sa passion, mais avec beaucoup plus d'ardeur & des transports beaucoup plus grands qu'il n'avoit fait dans le Carrosse. Il se jetta vingt fois à ses genoux; il les embrassa, il les arrousa de ses larmes, & luy dit des choses capables d'attendrir le cœur le plus endurcy. Celie, dont le jeune cœur estoit encor tout neuf, & qui ne sçavoit

ny aimer ny haïr, eut pitié de ces maux, ſans les partager. Elle luy dit qu'elle en eſtoit bien fâchée, mais elle ne luy dit point qu'elle l'aimoit. Comment auroit-elle pû luy dire? elle l'ignoroit elle-meſme. Leonidas qui ne pouvoit la regarder, ſans devenir de moment en moment encor plus amoureux, mit toutes choſes en uſage pour ſe faire aimer. Il ouvrit trois ou quatre Armoires peintes & dorées qui eſtoient dans la mu-

raille de la Chambre, & qui sembloient n'y avoir esté faites que pour y servir d'ornement. Il tira de l'une un grand Bassin remply de toutes sortes de Confitures, & de l'autre quantité de Liqueurs délicieuses. Les Confitures n'épouvantent point les Filles de l'âge de Celie : Elle mangea beaucoup de celles-là, & les trouva fort bonnes. Sur la fin de cette Collation, Leonidas ouvrit une autre Armoire, de laquelle il tira une Cornette, un

Mouchoir, & des Tours de Bras d'un Point de Veniſe admirable, que Celie ne pût refuſer. Il n'en demeura pas là, & tira d'une quatriéme Armoire deux Bources, dont l'une eſtoit de Point d'Eſpagne, & l'autre brodée avec des perles: Elles eſtoient remplies de cent cinquante Loüis chacune, & pouvoient mettre bien des vertus à l'épreuve. Celie rougit à la veuë de ces Bources; elle craignit que Leonidas ne voulut la

contraindre à les prendre, & elle apprehenda en meſme temps d'eſtre querellée de ſa Sœur, ſi elle les acceptoit. Cette crainte fut cauſe qu'elle pria Leonidas de ne les luy point donner avant qu'il l'eut preſſée de les prendre; mais cet Amant joüa ſi bien ſon perſonnage, qu'il la fit réſoudre à les accepter: ce ne fut pourtant qu'à condition qu'il y joindroit un Billet pour ſa Sœur, par lequel il luy manderoit qu'il l'avoit

contrainte de les prendre, auſſi-bien que de monter dans ſon Carroſſe lors qu'il l'avoit rencontrée. Quelque temps apres il la remena chez elle ſans y entrer, & donna ordre à ſes Eſpions de faire ſi bonne garde, qu'elles ne pûſſent déloger ſans qu'il en fut averty. Lors que Celie entra chez elle, elle trouva ſa Sœur dans le plus grand chagrin du monde : Elle avoit couru la chercher en vingt endroits; & ne l'ayant point trouvée, elle croyoit

que Leonidas l'avoit enlevée. Elle ne se trompoit pas; mais elle estoit persuadée que ce seroit pour plus long-temps. Celie n'osa presques la regarder en entrant; & apres avoir essuyé toutes ses reprimandes & tous ses emportemens, elle luy donna la Lettre de Leonidas, sans oser presque lever les yeux sur elle. Lucille la lût, & feignit de s'adoucir, afin de luy faire dire tout ce qui s'estoit passé pendant le temps qu'elle avoit esté

avec Leonidas. Celie en fit un fidelle raport à sa Sœur, pendant lequel Lucille eut plus d'une fois peur d'apprendre des choſes qui l'auroient miſe au deſeſpoir. Leur entretien eſtoit à peine finy, que Lucille reçût une Lettre de Leonidas, par laquelle il la prioit de venir luy parler chez luy, & de ſe laiſſer conduire par le Porteur. Comme il ne demandoit que Lucille, & que ce n'eſtoit pas d'elle qu'il eſtoit amoureux, elle ne fit point

de difficulté de l'aller trouver. Elle fut conduite par un Eſcalier dérobé dans la Chambre de Leonidas, qui la reçût preſques avec autant de joye qu'il auroit fait ſa Maiſtreſſe. Il tâcha par toutes ſortes de moyens de ſe la rendre favorable, & joignit aux prieres des offres ſi avantageuſes, qu'elles en auroient pû tenter beaucoup d'autres plus accommodées que Lucille. Cette vertueuſe Perſonne refuſa de le ſervir, ſans luy faire voir de ces vertus dia-

bleſſes qui ne s'expliquent qu'avec emportement. Elle luy parla au contraire avec beaucoup de douceur, & le pria de ne ſe point prévaloir de la jeuneſſe & de la ſimplicité de ſa Sœur. Tout ce que Lucille dit à Leonidas, ne le ſatisfit point; il eſtoit trop amoureux, & s'eſtoit fortement mis dans l'eſprit de ſe faire aimer, & de ſurmonter tous les obſtacles qui pouroient s'oppoſer à ſa paſſion; & pour venir à bout de ſon deſſein, il alloit encor preſ-

ſer Lucille de luy eſtre favorable, lors qu'on luy vint dire qu'on Ambaſſadeur qui venoit luy rendre viſite, eſtoit à la Porte. Il fut obligé de quitter Lucille, qui s'en retourna chez elle avec beaucoup de chagrin, jugeant bien par la maniere dont Leonidas luy avoit parlé, qu'il ne pouroit jamais vaincre ſa paſſion, & qu'elle luy feroit entreprendre toutes choſes pour venir à bout de ſes ſouhaits. Lucille eſtant de retour chez elle, continua de faire

les meſmes refléxions; & ſon inquiétude parut ſi grande ſur ſon viſage, que Celie s'en apperçût, & luy demanda le ſujet de ſa triſteſſe. Lucille luy en dit une partie, & tâcha de luy faire concevoir le danger qu'il y avoit de donner ſon cœur, & les peines que l'amour & l'inconſtance des Hommes faiſoient ſouffrir à celles qui s'engageoient dans de grandes paſſions. Lucille n'oublia rien pour perſuader ces veritez à ſa Sœur; & pour les luy faire mieux

comprendre, elle les luy expliqua familierement, & s'accommoda à ſon eſprit. Elles n'avoient pas encor finy cet entretien, lors qu'on leur vint dire qu'un Homme de robe de leur Païs demandoit à parler à elles. Elles dirent qu'on le fit monter, & preſque dans le meſme inſtant elles virent entrer Leonidas déguiſé en Conſeiller. Elles ne le reconnurent pas d'abord; mais à peine eut-il ouvert la bouche, que ſa voix le fit reconnoiſtre. Il

ſe jetta aux genoux de Celie, il embraſſa ceux de Lucille. Il luy dit mille fois qu'il alloit mourir, & la conjura avec un torrent de larmes de parler pour luy. Il leur fit pitié à toutes deux, & les embaraſſa fort, car elles crûrent qu'il eſtoit veritablement malade, & l'on dit qu'elles ne ſe tromperent pas. Elles luy donnerent quelque eſpoir (ce qu'elles n'avoient point encor fait) & Lucille ſouffrit qu'il baiſaſt les mains de Celie, ſur leſquelles il

penſa rendre l'ame. Il s'en retourna un peu plus ſatisfait qu'il n'avoit encor eſté; mais ſon trouble eſtoit toûjours ſi grand, qu'ayant mis ſur luy une ſomme conſiderable, à deſſein de la laiſſer dans la Chambre, il ne s'en ſouvint que lors qu'il fut à la porte de la Ruë; & ne voulant point la remporter, il la jetta dans le ſoupirail de leur Cave, où elle ne fut trouvée que quelques jours apres. Cette derniere viſite ayant beaucoup augmenté l'embarras

de

de Lucille, elle vit bien ou qu'il falloit que sa Sœur aimast Leonidas, ou qu'elle cessast tout-à fait de le voir; ce qui n'estoit pas aisé, puis qu'on ne peut que tres-difficilement chasser les grands Seigneurs amoureux. Elle crût pourtant devoir faire tous ses efforts pour banir celuy-cy de chez elle; & afin de n'avoir rien à se reprocher, elle jugea à propos de luy faire écrire par Celie, & de dicter elle-mesme la Lettre à sa Sœur; ce qu'elle fit. Celie ne l'é-

crivit qu'avec chagrin; & quoy que Leonidas ne fut pas dans un âge à inſpirer beaucoup d'amour à une jeune Perſonne, ſes manieres n'avoient pas laiſſé de la toucher, & elle commençoit à ſentir qu'elle auroit eſté fâchée de ne le plus voir: Elle n'en ſçavoit pas bien la raiſon, & peut-eſtre que la vanité s'eſtoit emparée de ſon cœur auſſi-bien que l'amour. Il fallut pourtant écrire, malgré tout ce qu'elle ſentoit. Elle n'oſa pas meſme en rien

témoigner à sa Sœur ; mais elle ne se cacha pas si bien, qu'elle ne laissast échaper quelques soûpirs que cette judicieuse Personne ne voulut pas entendre. La Lettre qu'elle luy fit écrire estoit toute pleine d'estime & de respect, & marquoit à Leonidas que lors que sa passion seroit sçeuë, elle ne luy apporteroit point de gloire, & que quelque avantage qu'elle en reçût, elle ne laisseroit pas de nuire à sa réputation, & qu'elle luy devoit estre

chere, s'il eſtoit vray qu'il eut autant d'amour pour elle qu'il luy en avoit fait voir. Celie adjoûtoit qu'en conſideration de l'amour qu'il avoit pour elle, elle avoit fait tout cequ'elle avoit pû pour ſe faire vouloir ce qu'il ſouhaitoit d'elle. Leonidas lût cette Lettre avec beaucoup d'émotion, mais il ne pût lire la fin ſans colere. Il y répondit auſſitoſt, & fit toûjours voir à Celie la meſme ardeur & la meſme ſoûmiſſion ; mais il écrivit à Lucille une Lettre

pleine d'emportement. Il luy manda que sa Sœur avoit des Confidens qui se trouveroient mal des conseils qu'ils luy donnoient. Il adjoûtoit que Celie n'avoit point écrit d'elle-mesme, *qu'elle avoit fait tout ce qu'elle avoit pû pour se faire vouloir ce qu'il souhaitoit.* C'estoit l'endroit de la Lettre de Celie qui l'avoit le plus choqué, & ce fut ce qui l'obligea d'écrire à Lucille, qu'il soupçonna d'abord d'avoir dicté la Lettre de sa Sœur. Lu-

cille connut bien qu'il la soupçonnoit ; mais comme elle avoit de l'esprit, elle n'en témoigna rien. Leonidas en eut du dépit, & sa prudence l'irrita. Il luy dit quelques jours apres à elle-mesme, & adjoûta que Celie luy avoit tout avoüé, Lucille querella sa Sœur ; & Leonidas, dont l'esprit estoit propre à des intrigues plus élevées, n'eut pas de peine à broüiller les deux Sœurs. Il y trouva l'esprit de Celie tout disposé : Elle commençoit à

se sentir, & ne souffroit plus qu'avec chagrin l'empire que sa Sœur prenoit sur elle. Lucille voyant qu'il n'y avoit plus de remedes, & qu'elle ne pouroit plus estre maistresse de l'esprit de sa Sœur, se retira, & l'abandonna à la conduite d'une Sœur aisnée nommée Aristée, qui souhaitoit avec beaucoup de passion de se mesler des affaires de Celie. Chacun s'en trouva bien, car elle n'estoit pas si severe que Lucille. Quelques jours

apres l'union d'Ariſtée & de Celie, Lucille ſe retira chez une de ſes Parentes pour les laiſſer enſemble. Leonidas leur rendit ſouvent viſite, & fut toûjours bien reçeu. Sa paſſion augmentant toûjours, loin de diminuer, Celie ſe vit bientoſt logée dans une Maiſon magnifique & richement meublée; & Leonidas pouvant alors la voir plus commodément & à ſes heures de loiſir, alla ſouvent paſſer les ſoirées chez elle, apres avoir pendant

dant tout le jour donné ſes ſoins aux Affaires les plus importantes de l'Eſtat. Jamais Amant ne fut ſi amoureux, ny ſi magnifique; & jamais Amant ne fit tant de bien, & n'en fit tant donner à ſa Maiſtreſſe, puis qu'il fit faire à la Cour beaucoup d'affaires ſous ſon nom, dont elle tira des ſommes tres-conſidérables qu'elle remit entre ſes mains, afin qu'il luy fit profiter cet argent. Les choſes demeurerent quelque temps en cet état, & jamais

Amans ne furent ſi amoureux, ſi contens, ny ſi ſatisfaits l'un de l'autre. Licinius, Parent de Leonidas, & qui luy eſtoit redevable d'une partie de ſa fortune, & qui ſçavoit ſon amour, parce qu'il ne luy cachoit rien, ne pût voir leur bonheur ſans leur porter envie; & quoy qu'il eut une Maiſtreſſe capable de retenir toûjours le plus inſenſible cœur, tous ces charmes ne l'empeſcherent pas de prendre de l'amour pour Celie. Il combatit long-temps cette paſſion,

& fit tout ce qu'il luy fut poſſible pour la ſurmonter. Il eſtoit au deſeſpoir d'aimer la Maiſtreſſe de ſon Parent, & d'un Parent à qui il avoit tous les jours de nouvelles obligations; & l'infidelité qu'il faiſoit à Hortenſe (c'eſt le nom de celle qu'il aimoit & dont il eſtoit aimé) ne luy cauſoit pas moins de chagrin. Toutes ces conſiderations furent cauſe qu'il balança longtemps s'il ſe declareroit: mais enfin ſon amour l'emporta ſur ſon incerti-

tude; & apres avoir fait connoiſtre ſa paſſion à Celie par toutes les choſes qui précedent ordinairement les declarations d'amour, il l'aſſura de ce que ſes ſoins, ſes yeux, & ſes ſoûpirs, luy avoient déja dit pluſieurs fois, & luy proteſta avec des tranſports tout pleins de tendreſſe & d'ardeur, qu'il l'aimeroit toûjours, quand meſme elle ne répondroit jamais à ſa paſſion. Celie, que mille raiſons devoient empeſcher de trahir Leonidas,

reçeut tres-mal cette declaration ; elle s'en irrita meſme, & defendit à Licinius avec toute la fierté dont elle eſtoit capable, de luy dire jamais le moindre mot de ſon amour. Il ne luy promit rien ; il eut raiſon, il ne luy auroit pas tenu ſa parole, puis que dés le lendemain il luy fit connoiſtre tout ce qu'il ſentoit avec des paroles bien plus preſſantes. On eſt ordinairement timide le jour d'une declaration, & on ne dit pas tout ce que l'on

a réſolu de dire : mais quand ce premier pas eſt une fois fait, & qu'un Amant a vaincu la timidité qui accompagne ſon amour lors qu'il n'en a pas encor parlé, il en dit ſouvent plus qu'il ne voudroit, & meſme plus qu'il ne devroit. C'eſt ce que fit Licinius ; il ne laiſſa échaper aucune occaſion de parler à Celie ſans l'entretenir de ſon amour ; & quand il en eſtoit empeſché, il luy en donnoit toutes les marques muettes dont un Amant eſt

capable. Celie luy repreſenta pluſieurs fois tout ce qu'il devoit à Leonidas; mais toutes ces conſidérations ſont foibles, quand l'amour eſt violent. Il eſt aiſé de juger que le ſien le fut, puis qu'il ne ſe contenta pas d'en parler pluſieurs fois à Celie, & qu'il luy écrivit avec les termes les plus paſſionnez que peut inventer un Amant, tout ce qu'il luy avoit dit pluſieurs fois. La ſurpriſe de Celie fut grande, & elle eut lieu de s'étonner,

n'ayant jamais crû que Licinius qui avoit de l'esprit, fut assez aveuglé pour luy donner par écrit des preuves de la passion qu'il avoit pour elle. Il devoit appréhender qu'elle ne les montrât à Leonidas, comme elle fit quelque temps apres: mais comme elle craignoit de le perdre, ce ne fut qu'avec bien de la peine, & qu'apres s'estre apperçeuë que Leonidas avoit remarqué la passion de son Parent. Elle crût qu'elle se rendroit coupa-

ble à la cacher plus long-temps, & qu'elle en devoit parler à Leonidas avant que Leonidas luy en parlaſt ; ce qu'elle fit, ſans rendre pourtant Licinius auſſi coupable qu'il l'eſtoit. Quoy qu'une Femme n'aime pas toûjours tous ceux qui ſoûpirent pour elle, elle leur en ſçait quelquefois bon gré, & ne les punit pas toûjours. Encor que Leonidas ne doutaſt point de l'amour de Licinius, il tâchoit dans de certains momens de ſe perſuader à

luy-meſme qu'il ſe trompoit : mais quand Celie l'eut aſſuré de ce qu'il appréhendoit de ſçavoir au vray, il en eut une douleur mortelle. Quoy que Celie ne répondit point à ſa paſſion, cette douleur donna beaucoup de chagrin à cette belle Perſonne ; elle crût que Leonidas pouroit la ſoupçonner ; & voyant que ſa douleur & ſon inquiétude redoubloient de moment en moment, elle ſe réſolut de luy montrer les Lettres qu'elle avoit re-

çeuës de Licinius. Ce fut un coup de foudre pour Leonidas ; il ne voulut pourtant point s'en plaindre à ſon Parent ; & puis qu'il ne luy diſt rien, il falloit qu'il en fut empeſché par de bonnes raiſons. Les choſes demeurerent quelque temps en cet état, c'eſt à dire que Leonidas fut toûjours beaucoup chagrin, Licinius fort amoureux, & Celie toûjours importunée : mais l'amour vouloit qu'elle la fut davantage, car le Prince fit un

voyage où Leonidas fut obligé d'aller. S'il avoit pû s'en dispenser, il seroit demeuré avec beaucoup de joye aupres de son aimable Celie ; mais il estoit absolument necessaire qu'il fut au voyage. Il partit avec une douleur qui ne se peut exprimer ; il avoit raison d'en avoir, il quittoit sa Maistresse, & laissoit un Rival aupres d'elle. Il ne croyoit pas que ce Rival fut aimé, mais il appréhendoit qu'on ne l'aimast. L'amour fait voir tous les

jours des choſes plus ſurprenantes. Si Leonidas fut au deſeſpoir de partir, & ſi Celie en eut beaucoup de chagrin, Licinius en eut beaucoup de joye: Il crût qu'il profiteroit de l'abſence de ſon Parent, qu'il verroit plus ſouvent Celie, qu'il luy parleroit plus commodément de ſon amour, qu'il luy en feroit mieux connoiſtre l'excés, & que l'abſence de Leonidas pouroit le faire oublier. Il ne tint pas à luy, il y travailla de tout ſon

poſſible, & fit tout ce qu'un Amant peut s'imaginer pour ſe faire aimer & pour faire oublier ſon Rival. Il n'eut pas tout le temps qu'il ſouhaitoit pour venir à bout de ſes deſſeins. Leonidas ne pouvant vivre ſans voir Celie, ſe repreſentoit à tous momens ſon Rival aupres d'elle; & ne pouvant ſuporter ny les peines de l'abſence, ny les cruelles inquiétudes de ſa jalouſie, il envoya querir Celie, qui le fut auſſitoſt trouver avec un équipage

digne de celuy qui la mandoit, & qui auroit encor esté plus grand & plus magnifique, s'il n'eut pas esté à propos d'en retrancher les choses qui auroient fait trop d'éclat. Ce revers de fortune fit à son tour connoistre à Licinius que nul Amant ne se peut dire heureux; & c'est avec raison, puis qu'il y a trop de choses à craindre dans l'Empire d'Amour. Il eut bien voulu aller avec Celie, ou du moins trouver quelques raisons pour faire le voyage

où le Prince estoit allé: mais quelque esprit que l'amour inspire aux Amans, il n'en pût trouver d'assez bonnes, & rien n'auroit esté capable d'empescher Leonidas d'en connoistre le sujet. Il fallut donc que cet Amant souffrit à son tour les maux de l'absence dont son Rival alloit estre guery, & qu'il vit partir Celie. Il en fut au desespoir, & sa douleur augmenta encor, lors qu'au moment de son départ il remarqua la joye que cette charmante

charmante Perſonne reſſentoit d'aller trouver Leonidas. Il crût que ſes ſoûpirs & ſes larmes pouroient la moderer ; mais il ſe trompa : Toute la tendreſſe qu'il luy fit paroiſtre, ne la toucha point ; & la joye qu'elle avoit de partir, l'empeſcha de ſonger à toute autre choſe qu'au voyage qu'elle alloit faire. Elle dit adieu à Licinius avec une gayeté pleine d'enjouëment qui luy perça le cœur. Le dépit & la douleur qu'il en eut, furent in-

concevables; mais quand elle luy auroit fait voir toute la tendreſſe imaginable, il n'auroit pas eu moins de chagrin de la voir partir, tant il eſt vray qu'il eſt dificile d'eſtre content quand on aime. La joye que Celie eut d'aller trouver Leonidas; le peu de chagrin qu'elle eut de le quitter, & la dureté qu'elle luy fit voir en luy diſant adieu, ne furent pas capables d'alterer ſon amour: Il réſolut d'eſtre toûjours conſtant, & d'avoir toûjours autant

d'ardeur pour ce charmant objet, qu'il commençoit d'avoir d'indiférence pour Hortenſe. Cette Amante infortunée qui ſçavoit ſon infidelité, n'oſoit preſques s'en plaindre; elle craignoit de le fâcher; & ſçachant qu'il ne cherchoit qu'un prétexte pour la quiter, elle ne luy en vouloit pas fournir, en luy reprochant ſon manquement de foy. Elle le vit pendant l'abſence de Celie plus ſouvent qu'elle n'avoit accoûtumé; mais, helas, quelle

veuë! Il estoit aupres d'elle sans luy parler & sans la voir: Il ne songeoit qu'à Celie; & la miserable Hortense voyoit bien que les soûpirs qu'il poussoit n'alloient pas vers elle. Jugez de l'état où elle estoit, & de sa douleur: c'estoit pourtant la plus grande joye qu'elle eut euë depuis longtemps, car la presence de Licinius luy estoit chere, & il venoit plus souvent chez elle qu'il ne faisoit avant le depart de Celie. Il y estoit en repos, per-

sonne ne l'y venoit troubler; & celle qu'il aimoit si tendrement estant à la campagne, il ne pût se défaire de l'habitude qu'il avoit prise d'aller chez celle qu'il n'avoit pas aimée avec moins d'ardeur. Hortense estant un jour seule, & déplorant son malheur, en donnant un libre cours à ses larmes, Licinius entra dans sa Chambre avec un visage plus guay qu'à l'ordinaire, & luy dit que la Cour reviendroit plutost qu'on avoit crû, & qu'il en

venoit de recevoir des nouvelles. Que vous estes cruel, luy répondit Hortense, de me venir tenir ce discours avec un visage si riant! & que ne me cachez vous vostre joye, puis que ce n'est pas moy qui la cause! Il fut un peu surpris de cette réponse: mais comme cette Beauté ne le touchoit plus, & qu'il connut bien le sujet qui la faisoit parler, il ne luy repliqua rien, mais il changea de discours, & fit aussitost tourner la conversation sur

des choſes indiférentes. La Cour revint quelques jours apres, & Licinius recommença de voir Celie avec autant d'empreſſement qu'il avoit fait avant ſon depart. Il luy donna de nouveaux témoignages de ſa paſſion; & quelque defenſe qu'elle luy fit de luy écrire, il ne luy obeït pas. Elle le redit à Leonidas, qui le ſuporta moins patiemment qu'avant ſon voyage, & qui dit que cet amour le feroit mourir. Il tomba malade quelques

jours apres; sa maladie ne dura pas longtemps, & il mourut sans avoir mis d'ordre aux affaires de Celie, qui publia qu'il avoit de l'argent à elle, qu'elle luy avoit laissé pour faire profiter. La mort de Leonidas ne changea point le cœur de Celie; Licinius ne le pût toucher; & peut-estre qu'elle auroit moins souffert sa presence qu'auparavant, s'il ne luy eut témoigné qu'il vouloit prendre soin de ses affaires, & qu'il luy feroit rendre les sommes

ſommes qu'elle diſoit que Leonidas avoit à elle. Ces offres ne déplûrent pas à Celie; elle les écouta d'abord ſans les accepter, & les reçeut quelque temps apres. Cela luy donna lieu d'avoir commerce avec elle, & de recevoir de ſes Lettres; & quelquefois meſme quand elle avoit quelque choſe de preſſé à luy dire, elle alloit le trouver chez luy. Pendant toutes ces entreveuës, Hortenſe eſtoit accablée de jalouſie & de douleur; & dés

que Leonidas fut mort, elle appréhenda que Celie ne donnaſt ſon cœur à Licinius; & comme elle vouloit ſçavoir tout ce qui ſe paſſoit, & qu'il ne luy eſtoit pas ſouvent facile, elle feignit de ſe mettre avec Licinius, ſur le pied qu'il ſouhaitoit, & de vivre avec luy comme une Amie commode, qui ne trouvoit meſme rien à redire à tout ce qu'il faiſoit. Il crût facilement ce qu'il ſouhaitoit, & peu à peu il luy ouvrit ſon cœur, & luy fit voir

tout l'amour qu'il avoit pour elle. Quoy qu'elle en sentit une douleur qu'il est impossible d'exprimer, elle la cacha si bien, qu'elle fit aisément croire à Licinius qu'elle n'avoit plus d'amour pour luy. Cependant les affaires de Celie n'avançoient guére, & cet Amant passionné ne la servoit pas utilement. Il l'entretenoit d'espérances frivoles, & luy promettoit de jour en jour ce qu'il ne luy pouvoit tenir. Ce n'estoit pas sa faute; s'il avoit pû davantage, il

l'auroit fait avec joye: On ne souhaite rien tant que de servir ce qu'on aime. Sa bonne volonté n'empescha pas que Celie ne fut souvent mal satisfaite du mauvais succés de ses affaires, & qu'elle ne le querella quelquefois; de maniere qu'ils étoient souvent broüillez, & mesme que Celie fut une fois longtemps sans le vouloir voir. Il n'oublia rien pour se remettre bien avec elle; & apres avoir tenté toutes sortes de moyens, il se sou-

vint que depuis qu'il voyoit Hortense comme Amy, elle estoit aussi devenuë Amie de Celie, & qu'elle la voyoit souvent ; & l'amour ayant troublé sa raison, il fut assez aveuglé pour croire qu'elle le raccommoderoit avec sa Maîtresse. Il l'en pria ; elle luy promit de la voir, & dés le lendemain elle fut trovver Celie, apres luy avoir fait dire qu'elle vouloit l'entretenir une apres-disnée entiere ; ce qu'elle fit. Elle luy conta toutes ses amours

avec Licinius, luy fit connoiſtre qu'elle l'aimoit encor, & luy dit qu'elle n'avoit feint d'eſtre devenuë ſon Amie, qu'afin de pouvoir découvrir tout ce qui ſe paſſoit entr'elle & luy, & qu'elle eſtoit ravie d'avoir connu qu'elle n'avoit pas autant d'amour pour luy qu'il en avoit pour elle, qui l'avoit priée de les racommoder, mais qu'elle la venoit prier de n'en rien faire. Elle adjoûta qu'elle ne pouvoit plus ſuporter les peines que l'infidelité

de Licinius luy faiſoient ſouffrir ; & que ſi elle ſe racommodoit avec luy, elle ſentoit bien qu'elle en mourroit. Celie luy rendit confidence pour confidence : Elle l'aſſura qu'elle n'aimoit point Licinius ; elle luy parla de ſes perſécutions ; & pour luy faire mieux croire qu'elle ne le vouloit jamais aimer, elle luy donna pluſieurs de ſes Lettres. Hortenſe la crût, & Celie eſtoit perſuadée elle-meſme de ce qu'elle luy diſoit ; mais elle ne ſça-

voit pas que l'Amour en avoit ordonné tout autrement, & qu'apres une si longue resistance son cœur deviendroit sensible pour Licinius. Il se laissa toucher par ses soins, par ses services, & par ses soûpirs. La malheureuse Hortense n'eust pas plutost appris cette nouvelle, qu'elle sentit un saisissement qui luy fit croire qu'elle mourroit bientost. Sa pensée ne fut que trop veritable; & peu de jours apres ayant senty que les forces luy man-

quoient, elle brûla toutes les Lettres de Licinius, & toutes les hardes qu'il luy avoit données, & elle jetta meſme dans le feu tous les Bijoux qu'elle en avoit reçeus, de peur que ſa Rivale ne s'en paraſt. Elle mourut quelque temps apres. Licinius & Celie donnerent quelques larmes à ſa mort; mais la douleur qu'ils en eurent, ne les empeſcha pas de s'aimer. Cette paſſion dure encore, & ſelon toutes les apparences, elle ne

finira pas si-toſt; & l'on pourroit le dire avec quelque ſorte de certitude, s'il y avoit quelque choſe d'aſſuré en amour.

L'Hiſtoire de Leonidas eſtant finie, on en parla diverſement; mais chacun demeura d'accord qu'elle eſtoit vraye, & pluſieurs dirent les veritables noms de ceux à qui elle eſtoit arrivée, & adjoûterent qu'ils croyoient qu'Hortenſe eſtoit Gréque. On ne blâma aucun des Intereſſez dans

cette Hiſtoire ; & comme l'amour excuſe tout, ils furent tous juſtifiez. On parloit encor de la paſſion de Leonidas, lors qu'une Femme de la Compagnie, qui devoit dans peu de jours faire un voyage ſur Mer, nous dit que nous parlions de l'amour bien à noſtre aiſe ; & que ſi quelque Corſaire la prenoit, & devenoit amoureux d'elle, elle n'en pouroit entendre parler avec tant de plaiſir. Vous ne devez point, luy repartit-on, appréhender

d'estre prise ; & Monsieur le Chevalier de S. Chaumont, Major des Vaisseaux du Roy au Levant, luy a apporté un Traité de Paix qui a esté conclu avec le Roy de Thunis par Monsieur le Marquis de Martel, Lieutenant General de ses Armées Navales sur la Mediterranée. Si je ne crains point d'estre prise sur Mer, répondit la Dame, je doy appréhender de faire naufrage. On rencontre par tout la mort, luy repartit une de ses Amies ; & si l'E-

loquence avoit pû l'empeſcher de triompher du Pere Senaut, nous n'aurions pas perdu ce grand Homme, puis qu'il l'auroit ſans doute perſuadée de le laiſſer vivre encore. Rien ne nous peut garantir de ſes traits, dit alors une Perſonne de la Compagnie, puis que les nombreuſes Armées du Roy de Tafilette ne les ont pas arreſtez un moment, & qu'il a eſté empoiſonné par une de ſes Femmes. Laiſſons-là les morts, & ne parlons que de Feſtes, dit

alors une jeune Coquette. Je voudrois, poursuivit une autre, que l'on m'en donnast une comme celle dont Monsieur régala dernierement la Cour à S.Cloud, & dont Monsieur Guichard avoit pris le soin. Monsieur Guichard, continua la mesme, est un Gentilhomme ordinaire de Monsieur, dont les Ouvrages ont fait du bruit, & qui a beaucoup d'invention. La Feste de S.Cloud en est une preuve; jamais l'on n'avoit fait de pareilles illuminations; &

les clartez redoublans par la refléxion des Miroirs oppoſez qu'il avoit placez en mil endroits, on eut dit que les torrens d'eau couloient avec ceux de feu. Comme la diverſité plaiſt, on quitta cet entretien, pour parler de la guerre de Monſieur le Duc de Savoye contre la Republique de Génes. La Cour de Savoye vous eſtant connuë, je croy que vous entendrez parler avec plaiſir de ceux qui ſe ſont ſignalez dans cette guerre. Le Comte Catalan,

les Marquis d'Eſt, de Livourne, de la Pierre, de Parelle, avec les Comtes de Roüere & de la Trinité, & le Chevalier d'Aglié, ne pouvant ſe réſoudre à demander une Capitulation dans Caſtelvecchio, où ils eſtoient aſſiegez par neuf mille Hommes, s'ouvrirent un paſſage l'épée à la main, & forcerent ſix Barricades en des endroits preſques inacceſſibles; ce qui ſurprit beaucoup les Ennemis, qui s'eſtant ſaiſis de toutes les avenuës, ne s'attendoient

pas

pas de voir des effets d'une valeur dont les François donnent tous les jours des marques. On parla dernierement de cette valeur en bon lieu, reprit un autre; & l'Academie Françoiſe eſtant venuë faire compliment au Roy ſur ſes Conqueſtes, Monſieur Peraut Chancelier de cette Compagnie, & qui portoit la parole, ſe fit admirer. On alloit luy donner les loüanges qui luy eſtoient deuës, lors qu'un des Amis de la Maiſtreſſe du Logis entra

avec précipitation, & dit d'une voix qui fit tourner sur luy tous les yeux de l'Assemblée, que la Republique de Holande estoit finie, puis qu'elle avoit perdu ses Brutes & ses Cassies. On luy demanda l'explication de ces paroles, & il raconta l'Histoire de la mort de Messieurs de With. Plusieurs raisonnerent sur cette avanture, & les plus judicieux en parlerent peu, parce qu'il y a des choses sur lesquelles on ne doit pas risquer de dire tout

ce qu'on penſe, à cauſe que l'on ſe peut tromper. La mort de ces deux illuſtres Victimes ayant fait retourner la Converſation ſur le Chapitre de la guerre, on s'en entretint quelque temps, & l'on donna beaucoup de loüanges à Monſieur le Marquis de Florenſac, Fils de Monſieur le Duc d'Uzés, qui dans une eſcarmouche aux environs de Maëſtrich, avoit fait depuis peu des actions ſurprenantes, & tué de ſa main pluſieurs Officiers.

Laiſſons leurs manes en repos, dit alors un jeune Abbé, & parlons des nouveaux Ambaſſadeurs; car vous ſçavez, continua-t-il, que Monſieur le Marquis de Feuquieres doit aller en Suede en cette qualité, Monſieur le Duc de Vitry en Bavieres, Monſieur le Marquis de Vaubrun-Nogent pres de Monſieur l'Electeur de Mayence, & que Monſieur le Marquis d'Angeau doit aller aupres des Electeurs de Tréves & Palatin. On s'entretint quel-

que temps de tous ces Messieurs, & l'on dit que ces Emplois n'estant confiez qu'à des Personnes d'esprit, le choix qu'on avoit fait d'eux pour les remplir, estoit une marque qu'ils en avoient beaucoup. La Conversation tourna en suite sur les Vapeurs, & l'on dit que c'estoit une maladie à la mode. Plusieurs dirent qu'on n'en mouroit pas; d'autres soûtinrent le contraire, & assurerent que Monsieur le Marquis de Plancy, Fils de Monsieur

de Guenegaud, en estoit mort depuis peu de jours. Une maladie plus ordinaire que celle-là, reprit un autre, & dont plusieurs voudroient mourir, puis que c'est la vieillesse, nous ravit il y a quelques jours un grand Homme, puis qu'elle mit Monsieur Varin au tombeau. Il estoit Intendant des Bastimens du Roy, & Maistre de la Monnoye, & c'est à luy qu'est deuë non seulement l'invention du Loüis d'or, mais encor celle de toutes les especes

d'or & d'argent de la fabrique au moulin. Il estoit admirable pour le creux & le poinçon. Jamais Peintre n'a eu l'imagination si forte; & sur la simple description qu'on luy faisoit des traits du visage d'une Personne, il en faisoit un Portrait ressemblant. Il n'estoit pas moins grand Statuaire que grand Peintre; & le Buste du Roy qu'il a fait dans le temps que le Chevalier Bernin estoit à Paris, a si bien parlé à sa gloire, qu'on ne luy sçau-

roit donner trop de loüanges; & depuis ce temps il a fait la Figure de Sa Majesté de sa hauteur, & luy a donnée par Testament. Il travailloit, quand il est mort, à l'Histoire du Roy en medailles, & à celles de la Guerre & de la Paix. Toutes ces choses furent écoutées avec attention; & cette mort fit parler de celle de Monsieur le Febvre de Saumur. C'estoit un des sçavans Hommes de nostre Siecle, qui sçavoit toutes les Langues, & qui estoit

connu

connu par tout le Monde. C'eſt trop parler de morts, interrompis-je, dans une Ruelle Galante, & cette converſation ne doit pas plaire aux Dames : Il faut pourtant, repartit l'Abbé, parler encor de la mort de Monſieur le Cardinal d'Eſte, & du merite de ce Prince. Vous ne pourriez, luy repartit-on, nous entretenir ſeulement de la fermeté qu'il a fait voir en pluſieurs occaſions, ſans parler toute l'apreſdînée. Je voy bien, dit alors un

Homme d'Armée, que je ſerois mal écouté, ſi je parlois de la mort de Monſieur de Chamilly; non pas qu'il ne merite d'eſtre regretté, mais parce qu'une converſation ſi triſte, n'a pas dequoy plaire au beau Sexe. Changeons donc de diſcours, reprit une Femme qui ſe piquoit de bel eſprit, & voyons comment nous pourions appliquer cette Prophetie au temps preſent. Elle tira auſſi-toſt un papier de ſa poche, & lût ce qui ſuit.

Quand le 2. apres 7. suivra le 6. & 1.
Le Siuol 12. & 2. sera veu d'un chacun,
Visitant ses Voisins avec un grand Bagage,
Aller sur Pont d'airain se vanger du Fromage.

Le Pont d'airain, & le Fromage, firent croire à plusieurs que cette Prophetie regardoit la Guerre de Holande ; mais ils trouverent beaucoup d'obscurité dans le reste, & le Pont d'airain ne les auroit pas moins embarassez, avant que le Roy eut fait faire des Bateaux d'airain, que tout Paris vit

l'année derniere. Apres que chacun se fut regardé long-temps, & que l'on eut dit beaucoup de méchantes choses qui ne développerent point le sens de la Prophetie, l'Abbé dont j'ay déja parlé l'expliqua de la sorte.

Quand le 2. apres 7. suivra le 6. & 1. C'est à dire quand nous serons en 1672. *le Siuol*, Louis, *12. & 2.* sont 14. *Louis 14. sera veu d'un chacun, &c.* Je n'explique point le reste, poursuivit-il, parce que tout le monde

l'entend. Chacun ayant retourné le *Siuol*, & ayant trouvé *Louis*, toute la Compagnie trouva l'explication juſte, & donna beaucoup de loüanges à l'Abbé, qui par modeſtie ne voulant pas les écouter, prit congé de la Compagnie. Pluſieurs ſortirent avecque luy, & je fus de ce nombre. Voila, Madame, la converſation où je me trouvay ce jour-là; & comme les Nouvelles y furent dites avec quelque ſorte d'enchaiſnement, j'ay crû qu'elles vous

plairoient davantage, si je vous les racontois de la maniere qu'elles furent debitées. Je ne sçay si elles vous ennuyëront ; mais peut-estre que l'Histoire qui suit, & que j'appris quelque temps apres, pourra vous délasser ; Elle est tres-veritable, tout Paris en a parlé long-temps, mais les circonstances que vous en allez apprendre en estoient encore inconnuës.

LA FEMME AUX DEUX MARIS.

NOUVELLE.

LIcaſte & Lucinde ayant crû ſe tromper l'un l'autre en ſe mariant, ſe tromperent tous deux; car Licaſte croyoit que Lucinde avoit beaucoup de bien, & Lucinde eſtoit perſuadée que Licaſte eſtoit fort riche: Cependant ils eſtoient

tous deux gueux; mais ils avoient en récompense un esprit d'intrigue, qui les empescha de se desesperer lors qu'ils se furent apperçeus qu'ils s'estoient trompez: Comme l'amour n'avoit pas fait leur Mariage, & qu'ils ne cherchoient que du bien, ils resolurent de mettre toutes choses en usage pour en avoir, & de passer par dessus tous les scrupules qui auroient arresté des Gens moins interessez, & qui auroient moins souhaité de vivre

commodément, & de goûter les delices de la vie. Apres s'eſtre affermis dans cette penſée, & s'eſtre promis de ſe ſervir l'un l'autre, & de s'aider de tout leur eſprit, ils trouverent moyen de faire quantité de choſes qui les firent vivre aſſez commodément, mais qui ne les enrichirent pas; ce qu'ils ſouhaitoient ardamment, & ce qui leur faiſoit rechercher toutes les occaſions de faire une bonne affaire qui pût les faire vivre avec tout l'éclat qu'ils

desiroient, & leur donner du bien pour toûjours. Licaste n'ayant que ce dessein en teste, faisoit tous les jours de nouvelles connoissances, & vivoit d'une maniere qui faisoit croire à tout le monde qu'il avoit beaucoup de bien, & qu'il estoit d'une naissance illustre. Comme il n'avoit point d'autres affaires que celles de voir sans cesse tous ceux qu'il connoissoit, & qu'il faisoit tous les jours de nouveaux Amis, il fit connoissance avec un Gentil-

homme de Campagne, parce qu'il avoit beaucoup de bien, & qu'il se trouva d'humeur à donner dans les panneaux qu'il fit dessein de luy tendre. Il le vit presque tous les jours pendant plus d'un mois; il entra dans toutes ses affaires, & prit la conduite d'une partie, de maniere que Robinval (c'est le nom de ce Campagnard) ne pouvoit presque plus se passer de luy. Licaste voyant qu'il avoit une grande confiance en luy, crût qu'il estoit

temps de jetter les fondemens de ce qu'il avoit resolu, & luy dit plusieurs fois, mais dans des temps differens & sans trop appuyer sa proposition, qu'il devoit se marier. Robinval n'y fit pas d'abord toute la reflexion que Licaste auroit voulu; mais enfin après y avoir bien resvé, il luy dit un jour qu'il avoit resolu de prendre une Femme, & mesme qu'il vouloit luy faire beaucoup de bien, parce qu'il n'estoit pas juste qu'il tirât une Femme du

ſein de ſes Parens, & qu'il luy fit quitter une belle Ville pour le ſuivre à la Campagne, ſans qu'elle trouvât beaucoup d'avantages avec luy. Il fit plus, il pria Licaſte de luy chercher une Femme, & luy dit qu'il n'en vouloit prendre une que de ſa main. Quoy que Licaſte ne ſouhaitât autre choſe, & qu'il l'euſt amené au but où il deſiroit, il ne témoigna aucun empreſſement de ſatisfaire à ſes volontez. Il luy dit qu'il ſe devoit bien conſulter ſur

une si grande affaire, & que cependant de son costé, il luy chercheroit à loisir un Objet qui fut digne de luy; qu'il ne falloit pas précipiter un tel choix, & qu'avant de prendre une Femme, il falloit la bien connoistre. Quelques jours s'estans écoulez, Robinval demanda à Licaste s'il n'avoit encore jetté les yeux sur personne: & Licaste l'assura que dans peu de temps il luy donneroit des nouvelles de ce qu'il souhaitoit, & qu'il avoit déja fait faire

quelques enqueſtes d'une Perſonne dont il croyoit qu'il ſeroit tres-ſatisfait. Robinval le remercia, & le pria de continuër de le ſervir. Licaſte luy promit qu'il le feroit ; & quelque temps apres il luy declara que celle ſur qui il avoit jetté les yeux, eſtoit une jeune Veufve : Il luy en fit une peinture ſi avantageuſe, que le Campagnard en devint éperduëment amoureux. Quelques jours enſuite il luy parla de ſon eſprit ; & apres luy avoir

fait connoistre qu'il répondoit aux charmes de son corps, il luy exagera sa bonté & la maniere dont elle avoit vescu avec son defunt Mary, dont elle avoit toûjours esté amoureuse: Il luy dit que si elle l'épousoit, elle l'aimeroit de mesme, & qu'il en estoit tres-assuré. Toutes ces choses firent redoubler l'amour de Robinval. Il remercia Licaste, non seulement avec des paroles obligeantes, mais encor avec des Presens considerables, & le conjura qu'il

qu'il pût bien-toſt voir Luciane (c'eſt le nom que Licaſte donna à cette Veufve.) Le jour fut pris pour cette entreveuë, le Campagnard ſe fit habiller à la mode, & n'oublia rien pour donner à ſa Maiſtreſſe autant d'amour qu'il en reſſentoit pour elle. Ce jour qu'il croyoit le plus heureux de ſa vie eſtant arrivé, quoy qu'il ne dût voir Luciane que l'apreſdînée, ſon impatience le fit lever deux heures plus matin qu'il n'avoit accouſtumé. Il diſna

dés onze heures, & attendit Licaſte juſques à quatre, avec une inquietude amoureuſe qui le faiſoit ſouvent promener dans ſa Chambre avec autant de précipitation, que s'il euſt eu beaucoup de chemin à faire. Dés qu'il vit entrer Licaſte, il courut au devant de luy tout tranſporté de joye. Hé bien, luy dit-il en l'embraſſant avec un air ſatisfait, c'eſt donc aujourd'huy que je verray l'incomparable Luciane. Je ſuis bien fâché, luy repartit Licaſte

avec un air triſte, d'eſtre obligé de vous venir dire que Luciane ne ſçauroit vous voir aujourd'huy; Elle n'a pû ſe diſpenſer de ſortir avec un de ſes Oncles, qui l'a preſſée avec toutes les inſtances poſſibles, de venir avec luy ſolliciter un Juge qu'elle connoiſt, & qui meſme eſt Rapporteur d'un grand Procez que ſon Oncle a depuis dix ans, & que l'on doit juger demain. Le Campagnard fut inconſolable, mais il trouva que Luciane avoit raiſon d'eſtre

ſortie avec ſon Oncle, & dit qu'elle n'auroit pû luy refuſer ſa demande, ſans eſtre blâmée de tout le monde. Il pria Licaſte d'aſſurer cette Belle, qu'il avoit eu beaucoup de chagrin d'apprendre qu'il ne la verroit pas ce jour là, & qu'il mouroit d'impatience de l'aſſurer luy-meſme de la paſſion qu'il avoit pour elle. Licaſte ne differoit ſi long-temps à luy faire voir celle qu'il luy deſtinoit pour Femme, qu'afin qu'il luy euſt plus d'obligation

de tous les pas qu'il croyoit qu'il faisoit pour son service, & de toutes les peines qu'en apparence il prenoit pour luy. Il le vint trouver le lendemain, & luy dit que Luciane estoit encore sortie avec son Oncle, pour solliciter le Procez qui devoit estre jugé ce jour là; mais qu'il luy avoit pris son Portrait, afin qu'il la pût du moins voir en peinture. Robinval admira ce Portrait, il trouva Luciane beaucoup plus belle que Licaste ne luy avoit dit; &

en estant devenu encor plus amoureux, il le conjura de faire en sorte que les choses ne trainassent point en langueur. Licaste l'assura qu'il alloit y travailler de tout son pouvoir & luy jura que le lendemain il luy feroit voir Luciane. Avant de vous parler de cette entreveuë, il est necessaire que vous sçachiez, pour l'intelligence de cette Histoire, que tous les Amis de Licaste ne connoissoient point sa Femme. Les raisons en sont en grand nom-

bre, & tous ceux qui se meslent d'autant d'affaires que luy, ne découvrent jamais leur logis. Il ne disoit pas à tout le monde qu'il estoit marié, & il estoit souvent important pour luy qu'on ne le sçeut point. Comme il passoit la plus-part du temps pour ce qu'il n'estoit pas, & qu'il vouloit paroistre de Qualité, ceux qui auroient esté chez luy, ne l'auroient pas trouvé logé comme il auroit dû estre; & il voyoit tant de monde, qu'il auroit

eſté obligé de recevoir trop de viſites. Toutes ces choſes furent cauſe qu'il cacha toûjours ſa demeure, meſme à la pluſpart de ſes meilleurs Amis; & quand il avoit des Affaires bien preſſantes, il donnoit des rendez-vous dans les plus fameuſes Auberges dont il alloit deux jours auparavant occuper les plus beaux Appartemens. Ayant toûjours veſcu de la ſorte, il eſt aiſé de juger que ſa Femme n'eſtoit guere connuë. Cela n'empeſcha pas qu'il ne la

fit

fit déloger pour venir plus seûrement à bout de ce qu'il avoit résolu. Il luy loüa un Apartement dans le Quartier de la Ville le plus éloigné de celuy où elle demeuroit; & quelques jours avant qu'il la fit démenager, il donna congé à la Personne qui les servoit, & n'en reprit point jusqu'à ce qu'elle fut dans son Apartement nouveau. Elle y fut à peine entrée, qu'il la fit habiller en Veuve, & qu'il luy dit de choisir elle-mesme des

Gens pour la servir, afin qu'il ne fut point connu pour son Mary ; & dés-lors il ne passa chez elle, & dans tout le Quartier, que pour un de ses Amis. Toutes les choses ayant esté de la sorte preparées, Licaste alla trouver Robinval, & luy dit que Luciane l'attendoit. Cet Amant passionné monta aussitost avec luy dans le Carrosse de loüage le plus propre qu'il eut pû trouver dans toute la Ville ; & ce Fourbe le mena chez sa Femme, à dessein de

l'engager à l'épouſer. On peut s'imaginer qu'il y fut bien reçeu: tout eſtoit bien concerté pour ſa reception, & Luciane y eſtoit depuis long-temps preparée, & avoit bien étudié ſon rolle; auſſi le joüa-t-elle à merveille. Robinval fut ſurpris de ſa beauté: Elle eſtoit naturellement fort blanche; & le deüil relevant encor ſa blancheur, elle parut avec un éclat qui ébloüit ce pauvre Amant. S'il fut ſatisfait de ſa beauté, il le fut encor

plus de son humeur: Elle luy parut tres-douce & tres-honneste; & jamais Amant ne sortit d'aupres d'une Maistresse si satisfait & si charmé que fut l'amoureux Robinval. Il pria mille fois Licaste de presser la conclusion de son mariage; & pour l'engager à le servir avec plus de chaleur, il luy fit de nouveaux presens. Licaste luy témoigna qu'il n'épargneroit pas ses soins pour faire reüssir ce qu'il souhaitoit, & qu'il se serviroit de tout le credit

qu'il avoit sur l'esprit de Luciane. Cette Fourbe, instruite par son Mary, dit à Robinval, lors qu'il la pressa de se marier, qu'elle ne pouvoit y consentir que l'année de son Veuvage ne fut expirée. Licaste combattit ses raisons, & l'obligea enfin de se rendre; ce que Robinval n'avoit pû faire: De maniere que le Campagnard crût qu'il estoit redevable à Licaste de la résolution que Luciane venoit de prendre en sa faveur. Il l'embrassa

mille fois pour l'en remercier, & le pria de se mesler de son Contract, & de disposer de son bien suivant qu'il le jugeroit à propos. Licaste, qui ne manquoit pas d'adresse, voulut luy faire connoistre qu'il n'estoit pas moins dans ses interests que dans ceux de Luciane; & pour le mieux duper, il les disputa mesme avec chaleur contre deux ou trois Hommes qu'il avoit attirez, & qui devoient passer pour Parens de Luciane, & assister

à ſon mariage. Robinval appaiſa cette diſpute, & paſſa en faveur de Luciane tous les Articles que ces faux Parens voulurent. Le Contract eſtant ainſi arreſté, on jetta un Ban, on acheta les deux autres; & Licaſte trouva moyen de leur faire avoir une Permiſſion de s'aller marier à la Campagne; car malgré toutes les précautions qu'il avoit priſes, il ne laiſſoit pas d'appréhender que ſa Femme ne fut reconnuë. Il mit ſi bien ordre à toutes

BIBLIOTHEQUE DE L'ARSENAL

choſes, que tout ſe paſſa ainſi qu'il ſouhaitoit. Il ne laiſſa pas de ſentir un cruel chagrin, dés qu'il vit ſa Femme remariée ſans eſtre Veuve, & il ne ſongea qu'à la faire partir. Il luy fit ſçavoir les périls qu'elle couroit auſſi-bien que luy, ſi elle venoit à eſtre reconnuë, & luy dit qu'elle devoit témoigner de l'empreſſement de voir les Terres de ſon Mary; ce qu'elle fit. Ce deſir plût à Robinval: il luy fit croire qu'il eſtoit tendrement ai-

mé; & que puis que Luciane le preſſoit elle-méme de partir, elle n'avoit aucun attachement. Il luy dit de choiſir elle meſme le jour de ſon depart; ce qu'elle fit. Licaſte fut prié par Robinval d'eſtre de la partie; & ce Campagnard luy fit promettre qu'il paſſeroit deux mois avec luy, & qu'ils ſe divertiroient à chaſſer. Ils partirent donc; & Licaſte eſtant à demy journée de la Ville, & n'appréhendant plus tant, reprit ſa belle humeur: De maniere

qu'ils se divertirent bien pendant leur voyage, qui dura trois jours. Dés qu'ils furent arrivez, Luciane se mit au Lit par le conseil de son premier Mary. Il luy dit qu'elle devoit dire qu'elle estoit indisposée, à cause de la fatigue du voyage & du changement d'air; & il demeura d'accord avec elle qu'elle se tiendroit au Lit tant qu'elle eut essuyé les visites de tous les Campagnards des environs, & que les rideaux de ses fenestres seroient

toûjours tirez, afin que n'eſtant point veuë au grand jour, elle ne fut reconnuë de perſonne. Tout reüſſit ſelon leurs ſouhaits; & quand toutes ces viſites furent paſſées, Luciane dit à ſon Mary qu'elle n'avoit pas eu le temps d'eſtre avec luy depuis qu'elle eſtoit arrivée; & qu'afin d'avoir le loiſir de le voir, elle ne vouloit recevoir de viſites de plus d'un mois. Robinval qui la crût amoureuſe de luy, & qui l'aimoit éperduëment, luy promit

qu'elle ne verroit perſonne, & qu'ils ſe divertiroient avec Licaſte; ce qu'ils firent. Luciane paroiſſant de plus en plus charmée de ſon dernier Mary, il gouſtoit ſon bonheur avec joye, lors que peu à peu il devint en langueur. Luciane s'en eſtant apperçeuë, redoubla ſes careſſes: Elle luy fit prendre beaucoup de remedes, qui ne rétablirent point ſes forces. Elle parut au deſeſpoir de ſon mal, dont les Medecins qu'elle envoya querir de

tous costez, ne pûrent deviner la cause: Ils dirent seulement à ses Parens & à Luciane, qu'ils ne croyoient pas qu'il en réchapast. Ce fut alors qu'elle fit éclater sa douleur, qu'elle s'arracha les cheveux, & qu'elle dit qu'elle se vouloit tuer. Les choses estoient en cet état, lors que Licaste feignit d'avoir reçeu des Lettres, par lesquelles on luy mandoit qu'il avoit des affaires pressantes qui demandoient sa presence. Robinval le pria

de ne s'en point en-aller ſi-toſt, & fit toutes les inſtances pour le faire demeurer, que Licaſte attendoit de luy, (car ſelon toutes les apparences, ſon deſſein n'eſtoit pas de partir avant la mort du Campagnard, dont il n'avoit pas lieu de douter.) Ce pauvre Homme ſentant tous les jours diminuer ſes forces, & voyant la douleur de ſa Femme, qu'il croyoit inconſolable, n'oublia pas de faire toutes les choſes qui pouvoient accommo-

der ſes affaires, quoy que dans ſon Contract de mariage il eut déja beaucoup fait pour elle. Il ſe ſouvint auſſi de Licaſte, & mourut apres avoir fait un Teſtament, où ce Mary de ſa Femme eut bonne part; de maniere qu'ils eurent tous deux preſques tout le bien de ce pauvre Homme, qui mourut ſans avoir le déplaiſir d'apprendre le tour qu'on luy avoit joüé. Il fut à peine enterré, que Luciane qui affectoit d'eſtre inconſolable, dit qu'-

elle ne vouloit point demeurer dans un lieu où son Mary estoit mort; & que ne voulant pas mesme jamais en entendre parler, elle avoit résolu de vendre tout le bien qu'il avoit à la Campagne, & de se retirer dans un Convent. Malgré toutes les précautions qu'elle avoit prises pour n'estre veuë de personne, il fallut necessairement parler à ceux qui vinrent pour acheter ses Terres; mais elle ne parloit à aucun, qu'elle ne l'eut auparavant

examiné

examiné ſans en eſtre veuë, de crainte d'eſtre obligée d'avoir affaire à quelqu'un qui la connut. Il ſembloit qu'ayant ſi bien mis ordre à tout, elle ne devoit point eſtre ſurpriſe ; cependant elle le fut lors qu'elle s'y attendoit le moins. S'eſtant trouvée indiſpoſée preſques pendant toute une nuit, elle s'endormit le matin à l'heure qu'elle ſe levoit ordinairement. Un Parent de feu Monſieur de Robinval, qui croyoit avoir le privilege d'entrer ſans

qu'on y pût trouver à redire, luy amena un Marchand le mesme matin; & l'ayant conduit jusques aupres de son lit, il l'éveilla par le grand bruit qu'il fit, & luy presenta aussi-tost celuy qu'il avoit amené. Il se trouva malheureusement qu'il estoit de sa connoissance, & qu'il sçavoit qu'elle avoit esté mariée à Licaste, (car ce mariage n'avoit pû estre caché à tout le monde.) Cet Homme, apellé Argante, l'ayant reconnuë d'abord, & la

voix de Luciane l'ayant confirmé dans sa pensée, il la salüa comme une Personne qu'il connoissoit, & luy dit qu'il n'avoit pas crû venir parler à elle, & qu'il n'avoit mesme pas appris que son premier Mary fut mort. Elle luy dit que feu Monsieur de Robinval l'avoit tant pressée de se marier avant la fin de l'année de son Veuvage, qu'elle n'avoit pû resister à la force de ses raisons, & qu'elle s'estoit laissée persuader. Elle avoit à peine achevé

ces paroles, qu'elle ne prononça qu'avec une voix tremblante, lors que Licaſte, qui ne ſçavoit point qu'il y eut perſonne dans la Chambre de Luciane, y entra ſans prévoir ce qui luy arriveroit. Il fut auſſitoſt reconnu par Argante, qui fit un grand cry, & dit à Luciane qu'on l'avoit trompée, ſi on luy avoit dit que ſon premier Mary fut mort. Le Parent de Monſieur de Robinval ayant remarqué la ſurpriſe de Licaſte, & la confuſion de

Luciane, & s'eſtant douté de quelque fourberie, fit fermer les Portes du Chaſteau, apres avoir ſur l'heure envoyé querir la Juſtice, & la pluſpart des Parens de feu Monſieur de Robinval, qui eſtant fâchez des avantages qu'il avoit faits à Luciane à leur prejudice, ne manqueront pas de pourſuivre avec chaleur ces deux Fourbes qu'ils tiennent en priſon, & qui ſe verront ſans doute bientoſt condamnez aux peines qu'ils ont ſi juſtement meritées.

Puis que je me ſuis engagé de vous mander par ordre tout ce qui s'eſt paſſé de conſiderable, il eſt temps de vous parler du Secours de Woërden, dont Monſieur le Marquis de Pas, Fils aiſné de Monſieur le Marquis de Feuquieres, a apporté la nouvelle au Roy. Monſieur le Duc de Luxembourg a fait des choſes preſques incroyables dans cette fameuſe Journée, puis qu'à pied, & la Pique à la main, à la teſte de deux mille Hommes, il

en a forcé quinze mille dans cinq Retranchemens, dont les Palliſſades eſtoient ferrées, & dont la pluſpart eſtoient remplis de Chevaux de Frize. Quoy que mon deſſein ne ſoit pas de vous donner le détail de cette Action en maniere de Gazette, je crois neantmoins eſtre obligé de vous dire ce que c'eſt que Chevaux de Frize, parce qu'aucune Gazette ne l'a expliqué. Ce ſont des Chevaux de bois tous remplis de pointes de fer, & longues

d'un pied & demy, ou de deux pieds. Jugez, Madame, si d'autres que des François eussent pû en si petit nombre forcer des Retranchemens si bien fortifiez & si bien gardez. Toutes les Personnes de qualité qui ont combattu dans cette grande Journée, se sont signalez. Monsieur le Comte de la Mark a fait dans deux Sorties, tout ce qu'on pouvoit attendre d'un brave Gouverneur: Il estoit secondé de Monsieur le Marquis de Semonville,

ville, Lieutenant Colonel de Picardie, & de Monsieur le Marquis de Bois-Dauphin, Frere de Madame la Marquise de Louvoy, qui a esté tué en donnant des marques de son courage. Monsieur le Comte de Meilly, Colonel du Regiment de Normandie, & Commandant l'Infanterie dans cette action, sous Monsieur le Duc de Luxembourg, y a esté blessé, & l'on dit qu'il se jetta le premier à l'eau, pour montrer exemple aux autres.

Monſieur de Mazel, Capitaine de Chevaux-Legers, avança beaucoup par des Routes inconnuës & inacceſſibles. Meſſieurs de la Tillaye, de la Mailleraye, & de la Lardiniere, ont eſté bleſſez en donnant des preuves de leur courage. Je ne doy pas oublier Monſieur le Comte de Tallard, qui a fait des actions beaucoup au deſſus d'un Homme de ſon âge. Les méchans chemins l'ayant empeſché d'aller auſſi viſte que l'ardeur de ſon coura-

ge demandoit, il se fit déboter, & la fatigue qu'il souffrit en faisant trois lieuës à pied & dans la bouë, ne l'empescha pas de combattre, & de s'exposer par tout où le peril estoit le plus évident. Je ne parle point de la perte que les Ennemis ont soufferte, puis que la plus part ont esté tuez ou blessez, que le reste a pris la fuite, & que le General de leur Infanterie est demeuré sur la place. Monsieur le Duc de Luxembourg a écrit au Roy pour luy demander

pardon de son entrepriſe, & Sa Majeſté a dit ce qui ſuit. *Monſieur de Luxembourg m'a écrit pour me demander pardon de ce qu'il a entrepris contre les Ennemis: Les Romains ne luy pardonneroient pas; mais je ſuis pourtant fort content de luy.* Ce Duc connut quelques jours apres que le Roy avoit dit vray, puis qu'il luy fit preſent d'une des Charges de Capitaine de ſes Gardes du Corps. Dés qu'il en eut reçeu la nouvelle, il fit aſſembler tous les Offi-

ciers de l'Armée qu'il commande, & leur dit que c'estoit à leur valeur qu'il devoit la Charge que le Roy avoit eu la bonté de luy donner. Ils furent si satisfaits de cette honnesteté, qu'ils en témoignerent toute la reconnoissance imaginable. Sa Majesté donna aussi presque en mesme temps à Monsieur le Prince de Marsillac la Charge de Grand Maistre de sa Garderobe; mais il luy fit ce Present d'une maniere qui charma tout le

monde, puis qu'il luy envoya ce Billet par un de ſes Ordinaires.

BILLET DU ROY, à Monſieur le Prince de Marſillac.

IE vous envoye La Geberye, de qui vous apprendrez une Nouvelle, qui ſelon les apparences, vous ſera fort agreable. Ie me réjoüis avec vous, comme voſtre Amy, du Preſent que je vous fais comme Voſtre Maiſtre.

Le Roy qui ne donne rien qu'au merite, donna ces jours passez l'Abbaye de S. Waast d'Arras, à Monsieur le Cardinal de Boüillon; celle de Moissac à Monsieur l'Abbé d'Estrades; celle de Bonne Combe, à Monsieur l'Abbé de la Bourlie; & celle de Vauluysant à Monsieur le Chevalier Fourbin. Monsieur Boyer a eu Blanche-Lande; Monsieur l'Evesque de Mande, la Chaise-Dieu; Monsieur l'Abbé d'Estrées, Conches; Monsieur le

Coadjuteur d'Arles, la Rivoire; Monsieur de S. Romain, Preux; Monsieur l'Abbé Laisné, la Bussiere; Monsieur Fautrier, Ardenne; & Monsieur Piloy, Lié-Dieu. N'avouërez-vous pas, Madame, que le Roy ne dispense ses graces qu'avec justice, & qu'il ne fait du bien qu'à ceux qui ont du merite & des services? Le Marquis de S. Damien que vous connoissez en rend de grands à son Prince: Il fait lever des Sieges, il reprend des Villes,

& donne tous les jours aux Génois des marques de son courage. Je ne puis m'empescher de vous parler de celles que Monsieur de Monségur, âgé de 25. ans, a fait paroistre aux Holandois, puis qu'avec soixante & douze Hommes, & dix pieces de Canon, il a battu une Fregate Hollandoise de quarante pieces, & de deux cens cinquante Hommes, & tué le Capitaine & le Lieutenant, apres avoir reçeu les Ennemis trois fois sans avoir perdu que huit

Hommes. L'euſſiez-vous crû, Madame, que les François euſſent eſté ſi habiles ſur Mer? On n'entend tous les jours parler que des merveilles qu'ils y font. Monſieur le Chevalier de la Vrilliere y fait de continuelles Priſes; & Monſieur le Chevalier de Harcourt, Commandant General des Galeres de Malte, a ſi bien donné la chaſſe à celles de Bizerte, qu'on ne croit pas qu'elles oſent paroiſtre de long-temps. Mais c'eſt aſſez

vous parler de Guerre, il eſt temps de vous divertir par quelque choſe de plus agreable; & je croy que la lecture de cette Hiſtoire vous plaira davantage.

L'ECHANGE PAR HAZARD.

NOVVELLE.

PLusieurs jeunes Gens s'estant un jour trouvez ensemble chez un de leurs Amis, qui les avoit invitez à souper, leur conversation vers la fin du repas tourna sur la perfidie des Femmes; mais celuy qui se déchaîna le plus contre

elles, fut un nommé Argimon; il en dit tout ce que le dépit pouvoit mettre dans la bouche d'un Homme qui n'avoit jamais trouvé que des Infidelles; & apres en avoir fait une peinture capable d'effrayer les plus tendres cœurs, & de les empescher de soûpirer jamais pour un Sexe, dont par mille étonnans exemples il venoit de prouver l'inconstance, il finit son discours, en disant qu'il alloit dans peu se marier. Ces paroles que l'on n'atten-

doit pas surprirent toute la Compagnie. Comment, marier ! luy repartirent plusieurs en mesme temps; ce que vous nous venez de dire seroit-il possible, & voudriez-vous vous marier, s'il est vray que vous ayez une aussi parfaite connoissance des Femmes, que vous avez voulu nous le faire croire ? Je les connois mieux que personne du monde, leur repartit-il, & je sçay dequoy elles sont capables; mais toute leur inconstance ne les fait pas

paroiſtre moins aimables à nos yeux, & ne ſont pas qu'on s'en puiſſe paſſer. Chacun demeura d'accord de cette verité, & Argimon pourſuivit ſon diſcours de la ſorte. Comme je croy bien mieux connoiſtre les Femmes que beaucoup d'autres qui n'ont pas éprouvé leur inconſtance comme moy, je fais tout le contraire de ceux qui ſe marïent tous les jours. Ils s'informent avec ſoin de la maniere qu'ont veſcu celles qu'ils veulent prendre pour

Epouſes, & ne veulent point ſe marier qu'ils n'ayent étudié leur humeur; & c'eſt tout ce que je ne veux point faire, ſçachãt bien que je n'y trouverois pas mon compte. Je ne veux pas ſçavoir les Galanteries qui n'ont point eſté de mon Bail; & comme avec mille précautions j'ay toûjours eſté malheureux en Maiſtreſſes, je veux que le hazard me rende heureux en Femme; & dés que j'auray terminé icy quelques affaires, j'iray me marier à la Campagne, ſuivant

vant la parole que j'ay donnée, & je n'ay voulu sçavoir, ny l'esprit, ny la beauté de celle que je vais épouser; & de peur d'estre tenté de m'en informer, je n'ay pas mesme voulu que l'on m'ait dit son nom. Je sçay qu'elle a du bien, cela me suffit; quant au reste je croy que je ne le sçauray que trop tost. Cette maniere d'agir fut trouvée fort extraordinaire; & ce procedé bizare, que quelques-uns trouverent d'abord fort extravagant, fut presque con-

damné de tous ; mais enfin à force de raisonner sur un caractere qui paroissoit si peu commun, on y trouva quelque apparence de raison, & l'on justifia à la fin de la conversation ce que l'on avoit entierement condamné au commencement. Comme l'on ne cesse guere de parler des Femmes, lors que l'on est une fois sur leur chapitre, & que cet entretien est agreable à ceux-mesmes à qui elles causent souvent du chagrin, ces Messieurs en

parlerent tant qu'ils furent enſemble; & l'un d'eux, nommé Liſante, qui n'eſtoit à Paris que pour affaire, & qui faiſoit ſon ſéjour ordinaire à la Campagne, parla d'une de ſes Sœurs qui n'eſtoit pas encor mariée, & il fit de ſon eſprit & de ſon corps une peinture ſi avantageuſe, que toute la Compagnie en fut charmée; mais le meilleur Amy d'Argimont, nommé Cleandre, le fut beaucoup plus que les autres, & ne pût écouter ſans émotion

tout ce que Lisante en dit; Il luy fit mesme plusieurs questions, qui firent connoistre qu'il commençoit d'en devenir amoureux. Lisante qui s'en apperçeut, & qui n'en estoit pas fâché, (car Cleandre estoit honneste Homme & avoit du bien) luy dit que dés le lendemain il luy feroit voir son Portrait en grand & en mignature, qu'il en avoit apporté un que le plus habile Peintre de la Province avoit fait en huile, & qu'il en faisoit faire à Paris une copie

en mignature. Le jour fut pris le lendemain pour les voir, & Argimon estant le meilleur Amy de Cleandre fut de la partie. Ils ne manquerent pas de se trouver chez Lisante à l'heure marquée: Ils y virent les deux Portraits d'Olimpe (car c'est ainsi qu'elle se nommoit) & ils trouverent que l'Original devoit estre beaucoup plus beau qu'on ne leur avoit dépeint, & que si l'esprit répondoit aux beautez du corps, il ne manquoit rien à cette char-

mante Perſonne pour la rendre parfaite. Cleandre en devint ſi éperduëment amoureux, qu'il ne pût eſtre plus long-temps ſans donner de grandes marques de ſa paſſion; ce qu'il fit en la demandant en mariage à Liſante. Il luy donna tant d'eſpoir, qu'il eut lieu de prendre ſes paroles pour une promeſſe; & s'il ne la luy promit pas aſſûrement, ce fut parce qu'il en voulut auparavant écrire en ſon Païs. Les réponſes en furent favorables; & apres

quelques Lettres de part & d'autre, ce mariage fut entierement arresté, & Cleandre partit quelques jours apres avec le Portrait d'Olimpe que son Frere luy donna. Il ne pût estre de la partie, dont il fut bien fâché, & il fut contraint de rester à Paris, où ses affaires le retinrent plus longtemps qu'il ne s'estoit imaginé. Cleandre estant party le plus amoureux du monde, ne songea pendant tout son chemin qu'aux beautez d'Olimpe, qu'il

eſtoit ſur le point de poſſeder ; elles occuperent toutes ſes penſées. A la premiere couchée il mangea tres-peu, dormit encor moins, & partit le lendemain avant jour ; (car il avoit trois grandes journées à faire, & ne vouloit pas arriver tard le troiſiéme jour, de peur de manquer à voir Olimpe dés le ſoir qu'il arriveroit.) Il balança meſme s'il entreroit dans une Ville où il devoit coucher la ſeconde journée, parce qu'il y avoit des

Amis

Amis avec lesquels il avoit étudié à Paris, & qu'il apprehendoit qu'ils ne le pressassent d'y demeurer quelque temps, afin de le mieux regaler. Comme il estoit dans ce doute, il fut reconnu à deux ou trois portées de Mousquet de la Ville, par un de ceux qu'il craignoit de rencontrer. Cet Amy Campagnard ne l'eut pas plutost apperçeu qu'il courut l'embrasser, & qu'il l'emmena chez luy pour y loger. Il le convia mesme au Bal que l'on don-

noit ce soir là à sa Sœur dans le mesme logis, & le pressa avec des paroles si obligeantes, de vouloir honorer l'Assemblée de sa presence, qu'il luy fut impossible de s'en defendre. Il entra dans la Salle du Bal, l'imagination toute remplie de la belle Olimpe, & promit à son Portrait, avant que d'y entrer, qu'elle seroit toûjours presente à ses yeux, & qu'il n'y auroit jamais qu'elle capable de toucher son cœur. Il estoit dans ces sentimens, lors

que la belle Ariſtée, Reyne du Bal, & Sœur de ſon Amy, vint au devant de luy pour le recevoir, & luy fit avec autant de grace que d'eſprit, un compliment au nom de toute l'Aſſemblée. Il eſtoit Pariſien, & c'eſt aſſez en Province, pour s'attirer cet honneur. Cleandre demeura immobile, Ariſtée luy parut un prodige; il luy trouva de la douceur & du feu dans les yeux; Il admira la blancheur & la delicateſſe de ſon teint; Il fut ſurpris de la

beauté de ſes dents, & de celle de ſes lévres: Il ne crût pas qu'il y eut rien de plus beau au monde que ſon ſein. Il fut charmé de ſa taille, & ſon eſprit le ravit. Il n'y trouva rien d'affecté, tout luy parut naturel. Il oublia Olimpe; & le feu que ſon Portrait avoit fait naiſtre dans ſon cœur ſe ralentit à la veuë d'un Objet dont il ne croyoit pas que la peinture pût jamais faire bien voir toutes les beautez. Si Cleandre fut ſurpris de rencontrer une Beauté ſi par-

faite, Ariſtée ne la fut pas moins, de voir un Homme ſi bien fait; Il luy parut tout aimable, & elle ſentit pour luy toute l'ardeur dont un tendre cœur eſt capable, lors qu'il reſſent les premieres atteintes de l'amour. Les complimens de civilité ayant ceſſé de part & d'autre, le Bal commença bien-toſt apres; Ils danſerent pluſieurs fois enſemble, ce qu'ils firent de ſi bonne grace que tout le monde le remarqua; mais leur deſſein n'eſtoit que de

se plaire l'un à l'autre. Ils en vinrent à bout, & s'enflamerent tellement, que si l'Assemblée y eut pris garde, elle auroit connu dans leurs yeux tout ce que sentoient leurs cœurs. Quoy que l'on n'observât pas leurs actions, parceque l'on ne croyoit pas que l'amour leur eut si-tost fait sentir ses traits, ils eurent neantmoins de la peine à trouver un moment favorable pour s'entretenir sans estre écoutez, parce que l'Assemblée estoit fort grande.

Cleandre qui bruloit d'impatience d'entretenir ce nouvel Objet de sa passion, la faisoit remarquer jusques sur son visage, & toute la Compagnie luy dit que son chagrin venoit de ce qu'il s'estoit veu obligé de passer une soirée avec des Provinciaux. Il s'en defendit, & dit en jettant les yeux sur Aristée, qu'il y avoit pris tant de plaisir, qu'il s'en souviendroit long-temps. L'heure de se retirer estant venuë, les Vieilles dont le sommeil commençoit à

faire baiſſer les paupieres, ſe retirerent, & emmenerent leurs Filles avec elles, qui auroient bien encor voulu danſer. Les Amans de ces Filles s'en retournerent bien-toſt apres elles, de crainte que leurs Maiſtreſſes ne leur reprochaſſent le lendemain de s'eſtre divertis long-temps apres leur départ. L'Aſſemblée s'eſtant ainſi peu à peu éclaircie, nos Amans s'écarterent plus facilement; & ſans s'eſtre donnez de rendez-vous, leur amour

les fit trouver à l'un des bouts de la Salle. Ils se parlerent d'abord des yeux, & leurs soûpirs leur firẽt connoistre ce qu'ils sentoient l'un pour l'autre. Apres avoir esté quelque temps à se regarder, & à faire parler un silence mille fois plus éloquent que tout ce qu'ils auroient pû se dire, Aristée qui ne se repentoit pas d'aimer Cleandre, mais qui croyoit avoir donné trop de marques de sa passion, se fit un secret reproche de s'estre trop tost declarée, &

la confusion qu'elle en eust, luy fit monter une rougeur sur son visage, qui luy causa beaucoup de trouble. Elle sentit l'état où elle estoit, & de peur de le faire connoistre, elle baissa les yeux; mais il arriva dans ce moment que Cleandre en tirant son Mouchoir de sa poche, laissa tomber le Portrait d'Olimpe. Aristée qui avoit déja la veuë baissée, s'en apperçeut plutost que luy; & l'ayant ramassé avec une précipitation qui marquoit & beaucoup d'amour

& beaucoup de jalousie, elle l'ouvrit en tremblant; & la beauté qu'il representoit ayant paru trop charmante à ses yeux, & n'ayant point douté qu'elle ne fut aimée de Cleandre, elle sentit tout ce qui ne peut s'exprimer, & qu'elle ne pourroit elle-mesme bien décrire: mais voyant qu'une partie de l'Assemblée s'appercevoit de son trouble, elle eut l'esprit assez present pour feindre de se trouver mal, & elle se laissa tomber sur un Siege qui

n'estoit qu'à deux pas d'elle. On la mena dans sa Chambre quelques momens apres; & le mal quelle feignoit s'estant plutost passé que celuy que le Portrait avoit fait naistre dans le fonds de son cœur, on crut que cette espece d'évanoüissement avoit esté un effet de la chaleur causée par le trop grand nombre de Gens dont l'Assemblée estoit composée. Cleandre qui devoit partir le lendemain, ne manqua point de pretextes pour ne pas

continuer son Voyage, & feignit d'attendre de Paris des Lettres de consequence sans lesquelles, disoit-il, il ne pouvoit le poursuivre. Le Frere d'Aristée qui l'avoit déja pressé de faire un plus long séjour chez luy, en fut d'autant plus réjoüy, qu'il avoit ardamment souhaité de le retenir. Il fut donner cette nouvelle à sa Sœur, qui la reçeut avec plaisir, mais sans luy en témoigner toute la joye qu'elle en ressentoit. Peu de temps apres il sortit de sa

Chambre; & Cleandre ſçachant que cette Belle eſtoit en eſtat d'eſtre veuë, luy fut rendre viſite. Elle en ſentit un plaiſir ſecret qu'elle s'efforça de luy cacher, & le reçeut avec une froideur qui ne laiſſa pas de luy paroiſtre obligeante. Apres les premiers complimens, ils ſe teûrent tout à coup tous deux, & furent quelque temps ſans parler, mais leurs yeux n'en firent pas de meſme. Ariſtée rompit la premiere le ſilence (s'il eſt vray que les Amans en

puissent garder) & comme elle remarqua beaucoup de confusion sur le visage de Cleandre, elle crût la devoir encor augmenter en luy parlant du Portrait qu'elle avoit ramassé le jour precedent. Il luy répondit qu'il n'en avoit jamais veu l'Original, & l'assura avec mille sermens; Il adjoûta mesme qu'il eut voulu n'avoir jamais veu ce Portrait, & ne pût s'empescher de rougir & de soûpirer en le disant. Aristée ne pouvant rien

comprendre à ce discours, luy en demanda l'explication; ce qu'il luy refusa, en la priant de parler d'autre chose. Elle n'en fit rien, & l'embarassa par tant de questions diferentes, qu'elle luy fit dire malgré luy ce qu'il avoit resolu de cacher. Ce fut un coup de foudre pour elle d'autant plus surprenant qu'elle ne l'attendoit pas. Elle croyoit bien qu'il avoit quelque galanterie, & que ce Portrait pouvoit estre celuy de quelque Maistresse; mais elle

elle ne se persuadoit pas qu'il fut sur le point de se marier. Elle voulut luy cacher & son dépit & sa foiblesse, mais il luy fut impossible, & tout parla en elle malgré sa resolution. Puis que les sentimens de mon cœur vous sont connus, luy dit-elle, ne me voyez pas davantage ; & si vous croyez que la trop tendre estime que je ressens pour vous ait merité quelque reconnoissance, je vous prie de me la témoigner par là, & d'oster de mes yeux celuy

que je ne dois plus aimer. Allez, adjoûta-t-elle, allez épouser le trop heureux Objet qui vous attend, & ne vous attachez point à me donner l'amour que vous ne ressentez pas. Je me persuaderay, poursuivit-elle, que ce qui est arrivé depuis hier n'a esté qu'un songe, & dans cette pensée je tascheray de vous oublier. Cleandre au lieu de luy répondre d'abord, se jetta à ses genoux, qu'il embrassa long-temps en soûpirant, puis il luy raconta

toute l'avanture de son mariage qu'il n'avoit plus dessein d'achever, & luy fit connoistre qu'il n'avoit jamais veu l'Original de celle dont elle avoit veule Portrait. Ce discours remit un peu l'esprit d'Aristée; Elle se persuada qu'il ne pouvoit estre éperduëment amoureux d'une Personne dont il n'avoit veu que la peinture, ou que du moins cette passion n'estant point fondée sur des engagemens de cœur & d'esprit, & sur toutes les tendresses que les Amans

se témoignent de vive voix, lors qu'ils sont bien touchez, elle pouroit s'éteindre aussi facilement qu'elle estoit née : Elle ne se trompa point, & Cleandre luy dit qu'il ne vouloit plus épouser Olimpe, qu'il demeuroit d'accord qu'elle estoit belle, si le Peintre ne l'avoit point flatée ; mais qu'il ne sçavoit pas si les charmes de son esprit répondoient à ceux de son corps, & qu'avec le visage le plus doux du monde, elle pouvoit avoir l'humeur la

plus déraisonnable. Aristée fut si satisfaite de ce discours, qu'elle ouvrit tout son cœur à Cleandre, & luy fit voir toute sa passion; & Cleandre charmé de ses beautez, de son humeur, de son esprit & de son amour, l'assura qu'il estoit prest de l'épouser. Aristée qui ne voyoit rien en luy qui ne luy plût, fut si satisfaite des marques que Cleandre luy donna de son amour, qu'elle y répondit de mesme, & l'assura qu'elle estoit preste aussi de luy donner

la main, & dés lors ils prirent leurs mesures pour cela. Aristée avoit deux Freres; elle aimoit l'aisné avec toute la tendresse qu'une Sœur est capable d'avoir pour un Frere; & comme elle en estoit aimée de mesme, elle luy découvroit tous ses secrets, & n'avoit point pour luy cette crainte que les Sœurs ont souvent pour leurs Freres. Ces raisons furent cause qu'Aristée fit confidence à ce cher Frere de tout ce qui s'estoit passé entre Clean-

dre & elle, & qu'elle luy dit la resolution qu'ils avoient prise, & la parole qu'ils s'estoient donnée de s'épouser. Je sçay, mon Frere, poursuivit-elle, que cela vous doit surprendre, & que vous avez consenty que mes Oncles qui sont à Paris me mariassent, & qu'ils doivent mesme m'envoyer dans peu un Epoux : Mais, mon cher Frere, poursuivit-elle, il faut rompre ce coup si vous m'aimez, Cleandre est vostre Amy; & de la maniere dont je vous ay oüy parler

de son bien, de sa naissance & de son merite, c'est un party beaucoup plus avantageux pour moy, que l'Epoux inconnu que mes Oncles me doivent envoyer. Le Frere d'Aristée fut non seulement surpris de ce discours, mais il en fut mesme beaucoup embarrassé: Il trouva d'abord de grandes difficultez à ce que sa Sœur exigeoit, & qu'il souhaitoit luy-mesme. Le merite de Cleandre luy estant parfaitement connu, leur conversation dura long

temps,

temps, & ils eurent beaucoup de peine à demeurer d'accord de ce qu'ils devoient faire; mais enfin ils conclurent que pour cacher ce Mariage à toute la Ville, ils devoient aller à une de leurs Terres, qui en estoit à trois lieuës, & qu'ils s'y devoient marier. Le Frere bien aimé y fit resoudre le cadet; & tous deux ayant persuadé à quelques Parens que c'estoit l'interest de leur Sœur, ils les emmenerent avec eux à la Campagne, où le mariage

fut consommé, & d'où cet heureux couple partit pour se rendre à Paris, apres avoir tous concerté d'assez méchantes raisons pour excuser ce qu'ils avoient fait. Cleandre fut à peine arrivé à Paris avec sa Femme, qu'Argimon ayant sçeu son retour, fut aussi-tost chez luy pour le feliciter sur son mariage. Il le trouva avec sa Femme, & leur fit son compliment avec beaucoup de témoignages d'amitié. Ils luy répondirent de mesme, & Cleandre dit

à sa Femme, que c'estoit Argimon le meilleur de ses Amis. Aristée rougit au nom d'Argimon; & le regardant encor plus attentivement qu'elle n'avoit fait, sa rougeur augmenta. Elle fut remarquée par Cleandre qui ne sçeut à quoy l'attribuer. Argimon n'en fit pas de mesme, & sa vanité luy fit croire qu'elle estoit amoureuse de luy. Quelques momens apres, il arriva que par hazard Cleandre dit le nom de la Famille de sa Femme; & Argimon

ayant rougy à ſon tour, Cleandre ſe vit dans un embaras beaucoup plus grand que le premier, & dont il ne ſeroit pas ſi-toſt ſorty, ſi Argimon ne luy eut parlé le premier. Madame, luy dit-il en luy montrant Ariſtée, n'eſt point la belle Olimpe dont vous avez emporté le Portrait, & que vous eſtiez allé épouſer; c'eſt celle dont je vous avois parlé, & qui devoit eſtre ma Femme. Je n'avois point voulu ſçavoir ſon nom pour les raiſons que je vous ay dites; mais

estant sur le point de partir pour aller terminer ce mariage, je le demanday hier, & je vous trouve aujourd'huy marié à la mesme Personne que je devois aller épouser demain. Aristée dit qu'il estoit vray, & que c'estoit pourquoy le nom d'Argimon l'avoit fait rougir, & elle dit à cet Amy de son Mary qu'il ne devoit point se plaindre de son procedé, & que l'amour qu'elle avoit eu pour luy, avoit esté cause qu'elle luy avoit caché qu'elle estoit

promise à un autre. Cleandre jura qu'il n'en avoit rien sçeu, & raconta son avanture de la maniere qu'elle s'estoit passée. Argimon le crût, & se ressouvenant du Portrait d'Olimpe, dont les charmes l'avoient surpris, il le demanda à son Amy, & luy dit que puis qu'il avoit épousé sa Maistresse, il vouloit épouser la sienne. Cleandre en fut ravy, & il estoit sur le poinct de luy en témoigner sa joye, lors que Lisante entra chez luy. Il luy dit d'abord qu'il

estoit fort surpris d'avoir appris son retour, sans avoir reçeu de nouvelles de luy ny de sa Sœur depuis son départ : Puis il demanda à voir sa Femme. On luy montra Aristée ; Il s'écria que ce n'estoit point sa Sœur. Cleandre luy dit que s'il vouloit Argimon pour Beaufrere, il estoit prest de l'épouser. Lisante fut encor plus surpris qu'auparavant, & dit qu'il ne comprenoit rien à tout ce discours. Argimon l'éclaircit de tout ce qui s'estoit passé, & fit

grand plaisir à Cleandre qui se trouvoit dans un grand embaras. Lisante s'emporta d'abord; mais considerant enfin qu'il n'y avoit plus de remede, & que la chose estoit faite, il accepta de bonne grace Argimon pour Beaufrere; & ce nouvel Amant d'Olimpe partit quelques jours apres pour l'aller épouser. Il ne rrouva pas l'Original moins beau que la copie, & fut fort satisfait de l'échange que le hazard luy avoit fait faire.

Pour changer de matiere ainsi que ces Messieurs ont fait de Maistresses, je vous diray que nous avons icy depuis peu pour Ambassadeur d'Angleterre Monsieur le Comte de Sunderland. Il a de l'esprit infiniment, il aime les belles Lettres ; & quoy qu'il soit encor fort jeune, il a de grandes connoissances des affaires, & l'on peut dire que l'on n'a encor guere veu de Catons de son âge.

La Pulcherie de Monsieur de Corneille l'aisné,

dont je vous ay déja parlé, a esté representée sur le Theatre du Marais; & tous les obstacles qui empeschent les Pieces de reüssir dans un Quartier si éloigné, n'ont pas esté assez puissans pour nuire à cet Ouvrage que l'on ne peut mieux loüer qu'en nommant son Autheur, à qui les Gens qui luy portent le plus d'envie, doivent la reputation qu'ils ont euë par leurs Ouvrages, puis qu'ils ne les auroient peut-estre jamais faits, si Monsieur de Corneille n'a-

voit point travaillé pour le Theatre. Le Theodat de Monſieur de Corneille le jeune a eſté joüé à l'Hoſtel de Bourgogne dans le meſme temps que la Pulcherie. Cet Ouvrage auroit eu un tres-grand ſuccez, ſi la Fortune avoit eſté un effet du merite; mais comme ce ne ſont plus les Ouvrages qui cabalent, il ne faut pas s'étonner ſi cette Piece, qui a eu l'approbation des meilleurs connoiſſeurs, n'a pas eſté auſſi ſuivie que les autres du meſme Autheur. Je

voudrois bien ne vous parler que de divertiſſemens; mais il faut, puis que vous voulez tout ſçavoir, que je reprenne le Chapitre de la Guerre; & Monſieur Ricous Premier Aide de Camp de Monſieur le Duc, auroit lieu de ſe plaindre de moy, ſi je ne vous parlois de luy, puis qu'il a brûlé le Pont de Straſbourg par le milieu, malgré les Forts qui eſtoient aux deux bouts, & vingt-cinq mille Hommes portant les armes qui gardoient la Place. Cette

action eſt ſi hardie, qu'il ſuffit de la dire nuëment pour la faire admirer; & c'eſt pourquoy je paſſe à la défaite des Ennemis, proche d'Ameyden. Monſieur le Comte de Sault qui commandoit ce Détachement a eu toute la gloire de cette action que ſa bonne conduite n'a pas moins fait réüſſir que ſa valeur. C'eſt dans cette occaſion que Monſieur le Marquis de Caſtelnau a eſté bleſſé à mort, apres s'eſtre battu long-temps ſeul contre un

gros d'Ennemis, & en avoir bleſſé & tué pluſieurs. Quoy que Sa Majeſté prenne elle-meſme le ſoin de toutes les affaires de l'Etat, Elle ne laiſſe pas de donner quelques momens à des choſes bien dignes de la curioſité d'un eſprit auſſi grand que le ſien, & qui ne veut rien ignorer; c'eſt pourquoy ayant ſçeu que le Sieur Denis avoit fait de nouvelles découvertes ſur l'Aimant & ſur la peſanteur de l'Air, elle en fit faire devant elle pluſieurs expe-

riences qu'elle admira, & qui attirerent beaucoup de loüanges au Sieur Denis. La Nouvelle du Siege de Charleroy eſtant venuë à SaMajeſté, elle fit auſſi-toſt partir Monſieur le Marquis de Louvoy, dont la vigilance vous eſt connuë, & partit quelques jours apres; mais elle apprit en chemin la Levée du Siege de cette Place, & que Monſieur de Montal qui par ſon ordre s'eſtoit déja jetté dans Tongres, venoit encor de traverſer toute l'Armée en-

nemie, pour se jetter dans Charleroy. Messieurs de Franclieu, Desbonnais, Boutancour, du Bois, de Mezieres, d'André, de Lorge, des Champs, d'Alinville, S. Silvestre, de S. Cla, d'Arcy, Labadie, Vignart, de Treüil, Levignay, Magny, Lapair, Lempereur & de la Terrade, ont tous donné des marques d'une grande valeur, soit en se jettant dans la Place avec Monsieur de Montal, soit en la defendant & en repoussant les Ennemis par

des

des Sorties : On peut dire qu'on leur doit le secours de la Place, car il ne s'est pas agy du nombre en cette occasion, mais de la grandeur du courage. Je vous envoye des Vers que l'on a faits sur la Levée de ce Siege. Ils ont esté icy fort estimez, & je croy qu'il ne leur manquera rien, s'ils ont le bonheur de vous plaire.

LETTRE EN VERS LIBRES, Sur le Siege de Charleroy.

VErs la fin du mois de Decembre,
Dorilas vint un jour chez moy:
Ah Dieux! s'écria-t-il, en entrant dans ma Chambre,
Ie suis saisi de dépit & d'effroy;
Les Ennemis ont marché vers la Sambre,
Et vont entrer dans Charleroy!

Aprés ce mot... Ma foy, je ne sçaurois vous dire
S'il continua d'en conter,
Car je fis un éclat de rire

Qui m'empeſcha de l'écouter.
Luy, d'un air ſerieux qui montre
qu'il s'irrite :
Voſtre rire eſt plus fou que ce qui
vous l'excite,
Me dit-il, achevez de bien rire,
achevez :
Mais de ma crainte enfin que vous
deſaprouvez,
La cauſe eſt-elle ſi petite,
Qu'on ne doive l'avoir qu'au point
que vous l'avez ?
Eh! non, non, Charleroy, dis-je, eſt
un fort bon giſte ;
Mais qu'ils entrent dedans, je croy
que vous rèvez,
Car nos chers Holandois ſont,
comme vous ſçavez,
Trop gras & trop peſans, pour
avancer ſi viſte.

Oüy, fort-bien, reprit-il, ils sont
gras & pesans;
Mais par quelle valeur si grande,
Le petit nombre de trois cens
Peut-il se defendre au dedans
Contre l'Armée entiere de Holãde?
A laquelle on a joint ce secours si
fameux
De nostre Amy le plus sincere,
De l'Espagnol, qui, pour le faire,
S'épuise, épie, & court depuis un
an, ou deux?

L'état où je vous voy, passe la
raillerie,
Luy dis-je: Cependant pour vous
mettre en repos,
Ecoutez-moy, je vous en prie.
L'y voyant disposé, je luy tins ce
propos.

Ne rougissez-vous pas d'avoir eu
l'ame atteinte
Des honteux mouvemens d'une si
lâche crainte?
D'avoir osé penser qu'on pût trou-
ver un Bras
Qui portât la Victoire où la France
n'est pas,
Et qu'on pût surmonter la valeur
sans seconde
D'un Peuple dont le Roy doit
vaincre tout le Monde?
A ces bas sentimens laissez-vous
moins toucher,
Ou prenant tout au moins le soin de
mieux cacher
Les effets criminels d'une crainte
importune,
Abandonnez la France à sa bonne
fortune.
Le Ciel, de son Monarque, en tous

lieux eſt l'appuy :
Tout eſt miraculeux, quand il agit pour luy.
Il croiroit faire peu, ſi dans les moindres cauſes
Il ne paſſoit pour luy l'ordre commun des choſes.
Ses moindres intereſts luy ſont ſi précieux,
Qu'il a rendu ſa Cour fertile en demy-Dieux,
Pour ne les confier qu'à d'Illuſtres Perſonnes,
Qu'à des Bras conquerans qui gagnent des Couronnes,
Et qui font que Loüis *a le droit d'enſeigner*
Qu'il regne ſur des Cœurs capables de regner.
Condé, *qui vaut luy ſeul plus qu'une Armée entiere,*

D'un bonheur si certain est la
preuve bien claire.
Est-il au Monde un Roy dont le
nom soit plus grand,
Dont l'esprit soit plus beau, plus
doux, plus bien-faisant?
Et parmy ce qu'on voit de glorieux
Monarques,
En peut-on distinguer par de plus
nobles marques?
Ainsi mille Vaillans que je ne
nomme pas,
Qui bravent en un jour cent sortes
de trépas,
Et pour qui le Rhin n'est ny profond
ny rapide,
Quand ils doivent courir où la
Gloire les guide;
C'est par eux Dorilas, c'est par
leurs grands exploits,
Qu'en ce Siecle tout tremble au

ſeul nom de François.
Eſt-il Ville, ny Fort, qui s'en puiſſe
defendre,
Qui nous oſe donner la peine de la
prendre,
Et qui par ce nom ſeul n'ait veu les
cœurs glacez,
Ses Rampars écroulez, & ſes Murs
renverſez?
Cependant vous oſez porter ce nom
illuſtre
Dont chaque inſtant augmente &
la gloire & le luſtre,
Vous avez veu le jour dans le
meſme Climat
Où les Aſtres plus purs roulent ſur
tout l'Eſtat,
Et répandent ſur nous cette heu-
reuſe influence
Qui par tout l'Vnivers fait réverer
la France,

Vous

Vous vous nommez François, & vous pouvez trembler,
Quand deux foibles Partis songent à s'assembler?
Ah! j'atteste le Ciel, & cet heureux Génie,
Dont je vois chaque jour la puissance infinie
Du grand Roy des François seconder les projets,
Et tourner la Victoire où sont ses interests,
Que je vous apprendray bien tost à vostre honte,
A craindre que jamais la Holande nous domte;
Et s'il faut que vostre ame ait cet indigne effroy
De penser que Montal *luy donne Charleroy.*

L'ame de courroux animée,
I'allois poursuivre encor d'un ton
plus furieux,
Lors qu'une Dame entra, que sans
peine mes yeux
Connurent pour la Renommée:
Du feu, viste, du feu, je suis bien
enrûmée,
Laissez-moy me chauffer, dit-elle,
avec vous deux.
Il fait un froid insuportable,
Et sur tout devant Charleroy:
Hier encor l'assemblée y paroissoit
passable,
Mais pour y demeurer, il faudroit
par ma foy
Avoir la peau plus dure que le
Diable;
Montal *l'a de mesme je croy,*
Car pendant que chacun court se
chauffer chez soy,

Pour luy seul la place est tenable.
Comment, dis-je en riant, que veut
dire cela?
Eh! quoy les Holandois, ces testes
si subtiles,
Ces vaillans Repreneurs de Villes,
N'ont pas encor pris celle-là?

Pris celle-là, dit-elle, ô soupçons
ridicules!
Oüy! leurs talons ont pris de dou-
loureuses mules.
De ce seul mot on devroit vous punir.
Ils vaincroient en Hyver? Vous
me la baillez belle!
Eux qui craignent le froid à tel
point, reprit-elle,
Que pendant l'Esté mesme, en nous
voyant venir,
Ils furent si glacez de la seule nou-
velle,

Qu'ils ne ſçavoient que devenir.
Comment à Charleroy pourroient-
ils ſoûtenir
Les dangereux effets d'une biſe
mortelle,
Contre les rigueurs de laquelle,
Les Tourbes de Namur, & le Bois
de Bruxelle,
N'a pû les réſoudre à tenir?
Mais pour vous porter à me croire,
Ecoutez, en deux mots vous en
ſçaurez l'Hiſtoire.

Dés que Montal *à Tongre eût*
appris que Marſin
De luy rendre viſite avoit fait le
deſſein;
A qu'y diable, dit-il, eſt-ce qu'il
ſe diſpoſe?
Au temps qu'il fait, on devoit
l'avertir

Qu'il eſt dangereux de ſortir:
Mais il veut s'enrûmer, & puis
que j'en ſuis cauſe,
Ie ne dois ſonger qu'à partir,
Pour l'aller recevoir, & le bien
divertir;
Car puis que pour me voir, ainſi
qu'il le ſupoſe,
Mon ancien Camarade à tant de
froid s'expoſe,
Comme bon ſang ne peut mentir,
Ie dois le régaler au moins de quel-
que choſe.

Il part, il vole, & par ſa dili-
gence,
Du plus affreux paſſage il vient
ſans peine à bout;
Et pour s'y voir à temps, ſa noble
impatience
Le fait marcher ſur le vëtre de tout.

Dés qu'il eſt arrivé, ſon étude s'a-
plique
A préparer, pour chaſſer le chagrin,
Vn fort grãd Concert de muſique,
Avec des Inſtrumens d'airin;
Et comme le froid eſtoit rude,
Pour en faire écouter plus à l'aiſe
le jeu,
Son obligeante inquiétude
Promit aux Viſiteurs de leur faire
grand feu.

Quoy qu'au ton de nos Serenades
Ils dûſſent eſtre accoûtumez
(Car ils ont eu ſouvent de pareilles
aubades)
Eſpagnols, Holandois, tous furent
alarmez,
Tous prirent le deſſein de quitter
la Partie;

Et leur oreille au Bal fut si mal
assortie,
Qu'à peine on avoit eu le temps de
commencer,
Qu'ils témoignerent tous ne sçavoir
rien danser,
Sinon le Branle de sortie.

Ils le dansent en verité,
Avecque leur air ordinaire ;
Mais cela ne m'étonne guere,
Car ils l'ont devant nous tant de
fois repété,
Que pour Grossiers qu'ils puissẽt estre,
L'un & l'autre Païs le doit sçavoir
en Maistre.

Mais comme à servir des Ingrats
On gagne leur courroux pour tout
prix de sa peine,
Nos genereux Danseurs conçeu-

rent de la haine
Pour les Musiciens qui leur marquoient leurs pas:
Ils les auroient blessez, s'ils avoient eu des Fléches;
Car pour leurs malheureux Mousquets,
Le rûme & la roupie en rompoient les effets,
En tombant sur le feu des méches,
Et la poudre des bassinets.

A ce procedé punissable,
Les Musiciens irritez,
Entonnerent d'abord un air plus effroyable,
Et d'une fughe épouvantable
La Basse repéta cent tons précipitez.
Alors tous en desordre ils s'assurent d'un giste
Dans les Bois & dans les Valons

Et quoy que gros, pesans, & gueres longs,
Ils temoignerent par leur fuite,
Que le son de nos Violons
Estoit un beau secret pour les faire aller viste,
Encor qu'ils eussent tous les mules aux talons.

Ainsi, tous quitterent la Place
En incivils, sans voir Montal,
Et sans luy rendre aucune grace
Du soin qu'il avoit pris pour ce fameux régal.
Mais comme je suis peu secrette,
Ie veux tout dire, & ne rien negliger.
Lors que cette Race indiscrette
A pris le soin de déloger,
Ce n'a pas esté sans Trompette:
Ils en ont dont sans doute ils doivent faire cas,

Leur industrie est en cela parfaite,
Et nous met aupres d'eux trente degrez plus bas,
Car ils sçavent sonner certain air de retraite
Qui charme à tous momens, & sauve leurs Soldats,
Et qu'en France l'on ne sçait pas.

L'Espagne par bonheur chez soy n'a point d'Achile,
C'est un Païs prudent qui n'en a pas produit,
Parce que pour nos Gens c'est un coup fort facile
D'emporter le talon d'un Héros qui s'enfuit.
Louvignies, *dit-on, peut fort bien nous l'apprendre;*
Mais, par ma foy, si la chose est ainsi
Que l'ō veut nous la faire entẽdre,

Son Cheval eſt donc mort auſſi,
Car je le vis quād il reçeut l'entorce
D'un coup pour ſon talon fatal,
Il les tenoit tous deux apuyez avec force
Contre les flans de ſon Cheval.

Adieu, Meſſieurs, pourſuivit-elle,
Vous ne ſerez pas ſi-toſt régalez
Du détail de cette nouvelle;
Mais j'ay peine à la croire telle,
Sans que pour la rendre ſi belle,
Duras & Montauban *s'en ſoient un peu meſlez.*
Ie vais d'une viſteſſe à nulle autre ſeconde
En informer tous les Eſtats;
Parler du Grand Loüis *ſur la Terre & ſur l'Onde,*
Et diſpoſer tout le Monde
A ſe ſoûmettre à ſon bras.

A cette derniere parole
La belle Courriere s'envole ;
Et je gronday tant Dorilas,
Qu'enfin je le rendis, par cent justes reproches,
Plus penaut qu'un Fondeur de Cloches.

Quoy que l'entrepriſe des Ennemis n'eut pas reüſſy devant Charleroy, Monſieur le Duc de Luxembourg reſolut de ſe vanger de leur temerité, ce qu'il fit quelques temps apres par la priſe de Bodengrave. La neige & le dégel n'empeſcherent pas ce

grand Capitaine d'executer son dessein; & apres avoir fait un Discours à ses Troupes qui auroit inspiré du courage aux plus timides, il fit des choses inoüyes, ausquelles Monsieur le Comte de Sault eut bonne part. Il ne faut pas s'en étonner, puis qu'on n'a rien entrepris depuis que la guerre est declarée, sans qu'il en ait partagé la gloire. Je ne puis vous dire par ordre les noms de tous ceux qui se sont signalez en cette occasion. Voicy ceux d'une

partie. Monſieur le Marquis de Mouchy a donné dans toutes les attaques des marques d'une intrépidité extraordinaire, Monſieur le Marquis de Cœuvres a penſé perir dans les glaces, Monſieur le Marquis de Souches a emporté un Drapeau, & Meſſieurs les Marquis de la Mailleraye, de Bouflers & de Mouſſy, ſe ſont ſignalez des premiers, auſſi bien que Meſſieurs de Gaſſion & du Perey; & Monſieur le Marquis de la Fraizeliere, Lieutenant de l'Ar-

tillerie, dont je vous ay souvent parlé, ayant fait un Pont d'une invention admirable & nouvelle, toute l'Armée passa dessus. Apres vous avoir parlé de la valeur de la pluspart de nos Braves, il est juste de vous entretenir du merite des Illustres d'une autre profession, & de vous parler des biensfaits dont le Roy a depuis peu honoré quelques-uns. Il a donné à Monsieur Amelot, l'Archevesché de Tours; à Monsieur Benard de Rezé, Conseiller au Par-

lement, l'Eveſché de Lavaur; à Monſieut l'Abbé de Baradas, celuy de Varbes; & à Monſieur l'Abbé de Fromentieres, celuy d'Aire. Ce dernier vous eſtant connu plus particulierement que les autres, vous ſçavez qu'il y a long-temps qu'il meritoit une Mitre, & que le Peuple & la Cour luy en ſouhaitoient une. Sa Majeſté a auſſy donné au Fils de Monſieur le Duc de Neubourg l'Abbaye de Fécamp. Il eſt peu de Monarques au monde qui

ayent

ayent dequoy faire de pareils Presens aux Fils de Souverains, & aux Roys mesmes.

Messieurs Galoy, Fléchier & Racine, ont esté reçeus à l'Academie Françoise, où Monsieur Colbert s'est rendu pour entendre leurs Harangues. Elles luy plûrent beaucoup, & toute la Compagnie en fut charmée. Madame de Menevillette a donné le Bal à Monsieur & à Madame. Vous connoissez sa magnificence, & c'est assez vous dire.

J'aurois long-temps à vous entretenir, s'il falloit que je vous rendisse un compte exact des jugemens qu'on a faits du Mithridate de Monsieur Racine. Il a plû comme font tous les Ouvrages de cet Illustre Autheur; & quoy qu'il ne se soit quasi servy, que des noms de Mithridate, de ceux des Princes ses Fils & de celuy de Monime, il ne luy est pas moins permis de changer la verité des Histoires anciennes pour faire un Ouvrage a-

greable, qu'il luy a esté d'habiller à la Turque nos Amans & nos Amantes. Il a adoucy la grande férocité de Mithridate qui avoit fait égorger Monime sa Femme, dont les Anciens nous vantent & la grande beauté & la grande vertu; & quoy que ce Prince fut barbare, il l'a rendu en mourant un des meilleurs Princes du monde: Il se dépoüille en faveur d'un de ses Enfans de l'amour & de la vangeance, qui sont les deux plus violentes passions où les Hom-

mes soient sujets ; & ce grand Roy meurt avec tant de respect pour les Dieux, qu'on pourroit le donner pour exemple à nos Princes les plus Chrestiens. Ainsi Monsieur Racine a atteint le but que doivent se proposer tous ceux qui font de ces sortes d'Ouvrages ; & les principales regles estant de plaire, d'instruire, & de toucher, on ne sçauroit donner trop de loüanges à cet Illustre Autheur, puis que sa Tragedie a plû, qu'elle est de bon exemple,

& qu'elle a touché les cœurs.

Quelques affaires m'ayant empeſché de retourner ſi-toſt que je ſouhaitois dans la Ruelle, où j'avois appris l'Hiſtoire de Leonidas, je fus à peine delivré de l'embarras qu'elles me donnoient, que j'y retournay; & je n'y fus pas plutoſt entré, que j'entendis ce que vous allez apprendre, qui n'eſtoit qu'une ſuite de la converſation commencée avant que je fuſſe arrivé. Ah ne me parlez point, dit

une Femme en s'adreſſant au reſte de la Compagnie, du Second & Troiſiéme Tome du Mercure Galant; Ils ſont, à ce qu'on dit, trop remplis de Guerre & de Nouvelliſtes, & je n'ay pas ſeulement voulu les lire. Je croyois qu'on y verroit autant d'Hiſtoires que dans le Premier, & j'en aurois eſté ravie; car je vous avouë que celles du Colier de Perles, des Bas Vers & des Miroirs m'ont extrémement divertie, & que je n'en ay point encor veu de remplies d'in-

cidens si plaisans & si nouveaux. Vous avez raison, Madame, luy repartit froidement une autre, de dire ce que vous aimez; mais quoy que les Histoires soient de vostre gouſt, & que dans le Second & Troisiéme Volume, il n'y en ait pas tant que dans le Premier, il faut voir si l'Autheur a fait une faute, & si dans ces deux derniers Volumes, il a pû & dû en mettre davantage qu'il n'a fait. Ce n'eſt pas ma penſée, pourſuivit-elle, & en voicy la

raiſon. Il a promis dans ſon Premier Volume de parler de tout ce qui ſe paſſeroit; & comme dans les deux ſuivans il a eſté obligé de mettre toute la Campagne du Roy, & que ce Prince a plus pris de Villes en trois mois, qu'on n'en prenoit autrefois pendant le cours de vingt-cinq années, l'Autheur pour ſuivre l'ordre qu'il s'eſtoit preſcrit, ne pouvoit s'empeſcher de parler de Guerre en beaucoup d'endroits; & quoy qu'il n'ait dit qu'un

mot

mot de la prise de chaque Ville, cette matiere peu Galante n'a pas laissé de tenir beaucoup de place dans ces deux Volumes. Il a fait plus, & pour ne pas ennuyer il a crû devoir faire raconter beaucoup de choses par des Nouvellistes, afin que par leurs manieres de les debiter, & leurs contestations, le recit des actions les plus serieuses & les plus sanglantes pût donner du divertissement; & pour plaire aux Curieux, il est entré dans le détail des actions de tous

les Braves, & en a dit des particularitez dont aucune Gazette n'a parlé; de sorte que l'on peut dire que dans les Volumes où il a parlé de la derniere Campagne, il a obligé toutes les plus Illustres Familles de France, & que ces Livres doivent estre un jour beaucoup recherchez, puis qu'il n'est parlé dans aucun autre du détail des actions particulieres; & ces deux Volumes contiennent tant de choses curieuses, que ceux qui les liront ne pouront manquer

d'y trouver dequoy leur plaire, puis que bien que chacun ſoit d'un gouſt diferent, chacun ne doit pas laiſſer de trouver ſon compte dans un Livre general, & que les uns cherchent ce qui ne plaiſt pas aux autres. Si les Ruelles veulent des Hiſtoires, on trouve des Mélancoliques qui les traitent de bagatelles; mais comme le nombre de ces derniers eſt moins grand, l'Autheur en mettra beaucoup dans les Volumes qu'il don-

nera doresnavant au Public, & reduira en peu de lignes toutes les autres Nouvelles. L'Autheur fera bien, reprit la premiere qui avoit parlé, de mettre à l'avenir beaucoup d'Histoires dans les Tomes du Mercure qu'il donnera au Public : Les Femmes en veulent ; & comme ce sont elles qui font réüssir les Ouvrages, ceux qui ne trouverront point le secret de leur plaire, ne réüssiront jamais. Toute la Compagnie en demeura d'accord, & se pre-

paroit à parler d'autre chose, lors qu'un Homme qui avoit accoustumé de venir dans cette Ruelle, parla de la mort de Moliere dont on s'estoit déja entretenu quelques jours auparavant. Il estoit Illustre de plusieurs manieres, & sa reputation peut égaler celle du fameux Rocius ce grand Comedien si renommé dans l'Antiquité, & qui merita du Prince des Orateurs cette belle Harangue qu'il recita dans le Senat pour ses interests. Le regret que le plus grand

des Roys a fait paroistre de sa mort, est une marque inconteſtable de son merite. Il avoit trouvé l'art de faire voir les defauts de tout le monde, sans qu'on s'en pût offenser, & les peignoit au naturel dans les Comedies qu'il composoit encor avec plus de succez qu'il ne les recitoit, quoy qu'il excelât dans l'un & dans l'autre. C'est luy qui a remis le Comique dans son premier éclat; & depuis Terence personne n'avoit pû legitimement pretendre à cet

avantage. Il a le premier inventé la maniere de méler des Scenes de Musique & des Balets dans les Comedies, & il avoit trouvé par là un nouveau secret de plaire, qui avoit esté jusqu'alors inconnu, & qui a donné lieu en France à ces fameux Opera, qui font aujourd'huy tant de bruit, & dont la magnificence des Spectacles n'empesche pas qu'on ne le regrette tous les jours. J'eus à peine achevé de parler du merite de cet Autheur, qu'une Per-

ſonne de la Compagnie tira quelques Pieces de Vers qui regardoient cet Illuſtre Defunt. Pluſieurs en lûrent haut, & les autres bas. Voicy ce qui fut entendu de toute la Compagnie.

PIECES EN VERS,

SUR LA

MORT DE MOLIERE.

SI dans son Art c'est estre un Ouvrier parfait,
Que sçavoir trait pour trait
Imiter la Nature,
Moliere *doit passer pour tel;*
Michel-Ange, le Brun, & toute
la Peinture,
Comme luy n'ont sçeu faire un Mort
au naturel.

AUTRE.

CY git un grand Acteur que l'on
dit estre mort;
Ie ne sçay s'il l'est, ou s'il dort.
Sa Maladie Imaginaire
Ne sçauroit l'avoir fait mourir,
C'est un tour qu'il fait à plaisir,
Car il aimoit à contrefaire.
Quoy qu'il en soit cy git Moliere;
Comme il estoit Comedien,
S'il fait le Mort, il le fait bien.

AUTRE.

CY git le Terence François,
Qui merita pendant sa vie,
De divertir malgré l'Envie,
Le plus sage de tous les Rois:
Il a pousse l'Esprit Comique,
Iusques au dernier de ses jours;
La Mort en arrestant le cours,
Il a finy par le Tragique.

AUTRE.

CY git qui parut sur la Scene
Le Singe de la Vie humaine,
Qui n'aura jamais son égal,
Qui voulant de la Mort, ainsi que de la Vie,
Estre l'Imitateur dans une Comedie,
Pour trop bien réüssir, y réüssit fort mal;
Car la Mort en estant ravie,
Trouva si belle la Copie,
Qu'elle en fit un Original.

AUTRE.

CY git sous cette froide Biere,
Le fameux Comique Moliere,
Ie ne sçay pas bien s'il y dort;
Celuy qui sçeut tout contrefaire,
Y pouroit bien encor contrefaire le Mort.

AUTRE.

Celuy qui git dans ce Tombeau,
Passant, c'est le fameux Moliere,
De qui l'esprit estoit si beau,
Que rien ne faisoit peine à sa vive lumiere.
Regrete son trépas si tu cheris les Vers,
Car il charmoit les sens sur tous Sujets divers;
Mais la cruelle Parque, en nous faisant injure,
S'accordant avecque la Mort,
L'a laissé dans la Sepulture,
Où cet Acteur faisoit le Mort.

AUTRE.

SOus ce Tombeau giſſent Plaute & Terence,
Et cependant le ſeul Moliere *y git.*
Leurs trois talens ne formoient qu'un eſprit
Dõt le bel Art divertiſſoit la Frãce:
Ils ſont partis, & j'ay peu d'eſperãce
De les revoir malgré tous nos èforts.
Pour un longtemps, ſelon toute apparence,
Terence, Plaute & Moliere *ſont morts.*

AUTRE.

C'Eſt donc là le pauvre Moliere
Qu'on porte dans le Cimetiere,
En le voyant paſſer, dirent quelques Voiſins.
Non, non, dit un Apoticaire,
Ce n'eſt qu'un Mort Imaginaire,
Qui ſe raille des Medecins.

AUTRE.

PLuton voulant donner aux Gens
de l'autre vie,
Le plaisir de la Comedie,
Ayant pour faire un choix long-
temps déliberé,
Ne trouva rien plus à leur gré,
Que le Malade Imaginaire;
Mais comme par malheur il man-
quoit un Acteur,
L'un d'entr'eux dit tout haut, qu'on
ne pouvoit mieux faire,
Que d'envoyer querir l'Autheur.

AUTRE.

MOLIERE à chacun a fait voir
L'inutilité du Sçavoir
De ceux qui font la Medecine;
Et pour accomplir son dessein,
Et nous mieux prouver sa doctrine,
Il meurt dés qu'il est Medecin.

Ces Vers donnerent occasion de parler de la Medecine; Quelques uns se declarerent contre, & plusieurs prirent son party. Un de ceux qui la defendit avec le plus de chaleur, tint ce discours en parlant de Moliere. S'il avoit eu le temps d'estre malade, il ne seroit pas mort sans Medecin: Il n'estoit pas convaincu luy-mesme de tout ce qu'il disoit contre les Medecins, & pour en avoir fait rire ses Auditeurs, il ne les a pas persuadez. Je demeure

d'accord avec luy que la plus grande partie de la Medecine consiste dans l'Ordonnance des Lavemens, Saignées & Purgations; mais il faut les sçavoir ordonner à propos, & sçavoir selon les Maladies qu'on a à guerir, ce qu'il faut mettre dans le premier & le dernier de ces Remedes. On en peut faire de cent manieres differentes; mais pour cela il faut connoistre les Simples, & sçavoir leurs vertus. Non, non, le monde ne peut croire

croire ce que cet Autheur a dit des Medecins. Il eſt conſtant qu'il y a des Remedes, les Beſtes en trouvent & ſe guériſſent elles-meſmes : Hé pourquoy, puis que les Hommes ont bien connu les Herbes qui empoiſonnent, ne connoiſtroient ils pas celles qui ont la vertu de les guerir ? Rien n'eſt ſi commun que les ſalutaires effets des Ordonnances des Medecins. On connoiſt ceux des Medecines & des Lavemens, par la bile & par les impuretez

qu'elles font évacüer. On ſçait combien la Saignée eſt neceſſaire à un Malade quand il eſt oppreſſé; & Moliere, ce méme Moliere, pendant une oppreſſion, s'eſt fait ſaigner juſques à quatre fois pour un jour. Pluſieurs eurent de la peine à le croire, & chacun ne s'accordant pas ſur le chapitre de la Medecine, on parla des Ouvrages du Defunt, qu'un Defenſeur de la Medecine voulut traiter de bagatelles. Je ſçay bien, repartit un autre qui n'eſ-

toit pas de son sentiment, que Moliere a mis des bagatelles au Theatre; mais elles sont tournées d'une maniere si agreable, elles sont placées avec tant d'art, & sont si naturellement dépeintes, qu'on ne doit point s'étonner des applaudissemens qu'on leur donne. Pour meriter le nom de Peintre fameux, il n'est pas necessaire de peindre toûjours de grands Palais, & de n'employer son Pinceau qu'aux Portraits des Monarques: Une Ca-

bane bien touchée eſt quelquefois plus eſtimée de la main d'un habile Homme, qu'un Palais de marbre de celle d'un ignorant; & le Portrait d'un Roy, qui n'eſt recommandable que par le nom de la Perſonne qu'il repreſente, eſt moins admiré que celuy d'un Païſan, lors qu'il n'y manque rien de tout ce qui le peut faire regarder comme un bel Ouvrage. La converſation alloit s'échauffer, lorsqu'on vint dire à la Maiſtreſſe du Logis, que Cleante eſtoit

preſt, & qu'elle pouvoit paſſer dans la Salle avec toute la Compagnie. Comme chacun ſe levoit ſans ſçavoir pourquoy on changeoit de lieu : Il faut, dit la Maiſtreſſe du Logis, en arreſtant tout le monde, que je vous avertiſſe d'une choſe qui vous ſurprendra fort. Cleante m'eſtant venu voir le lendemain que Moliere mourut, nous témoignâmes le regret que nous avions de ſa perte. Il me dit qu'il avoit envie de faire ſon Oraiſon Funebre ; je me

moquay de luy. Il me dit qu'il la feroit, & qu'il la réciteroit meſme devant ceux que je voudrois. J'en demeuray d'accord, & luy dis que j'avois fait faire une Chaiſe, parce que Moliere devoit venir joüer le Malade Imaginaire chez moy, & qu'elle luy ſerviroit. Il m'a tenu parole, & nous allons voir s'il s'acquitera bien de ce qu'il m'a promis. Comme Cleante eſtoit un Homme fort enjoüé, & qui divertiſſoit fort les Compagnies où il eſtoit, ils

passerent tous avec empressement dans la Salle où on les attendoit: Elle estoit toute tenduë de Deüil, & remplie d'Ecussons aux Armes du Defunt. Cleante n'eust pas plutost appris que toute la Compagnie avoit pris place, qu'ayant pris une Robe noire, il monta en Chaise avec un serieux qui fit rire toute l'Assemblée. Il commença de la sorte.

ORAISON FUNEBRE DE MOLIERE.

MA *Femme eſt morte, je la pleure ; ſi elle vivoit, nous nous querellerions*, Acte premier de *l'Amour Medecin, de l'Autheur dont nous pleurons aujourd'huy la perte.* Quoy qu'il ſemble que ces paroles ne conviennent pas au ſujet qui m'a fait monter dans cette Chaiſe, il faut pourtant qu'elles

qu'elles y ſervent, je ſçauray les y accommoder, & je ſuivray en cela l'exemple de bien d autres. Repetons les donc encor une fois ces paroles, pour les appliquer au ſujet que nous traitons. *Ma Femme eſt morte, je la pleure ; ſi elle vivoit, nous nous querellerions.* Moliere eſt mort, pluſieurs le pleurent, & s'il vivoit, ils luy porteroient envie. Il eſt mort ce grand Reformateur de tout le Genre humain ; ce Peintre des Mœurs, cet Introducteur

des Plaisirs, des Ris & des Jeux, ce Frondeur des Vices, ce redoutable Fleau de tous les Turlupins; & pour tout renfermer en un seul mot, ce Mome de la Terre qui en a si souvent diverty les Dieux. Je ne puis songer à ce trépas, sans faire éclater mes sanglots. Je voy bien toutefois que vous attendez autre chose de moy que des soûpirs & des larmes; mais le moyen de s'empescher d'en répandre un torrent! Que dis-je un torrent! Ce n'est pas assez.

il en faut verſer un Fleuve. Que dis-je un Fleuve! Ce ſeroit trop peu; & nos larmes devroient produire une autre Mer. Non, Meſſieurs, il n'eſt pas beſoin du ſecours de l'art, pour vous faire voir ce que vous perdez; la douleur eſt plus éloquente, plus éloquente, plus éloquente enfin... plus éloquente... Vous entendez bien ce que cela veut dire, & cela ſuffit. Il faut paſſer à la Diviſion des Parties de cet Eloge, dont le pauvre Defunt ne me remerciera

pas; mais avant d'entrer dans cette Diviſion, faiſons une poſe utile à nos ſantez, touſſons, crachons, & nous mouchons harmonieuſement. Il faut quelquefois reprendre haleine, c'eſt ce qui nous fait vivre.

La Muſique a, dit-on, quatre Parties; mon Diſcours n'en aura pas moins. Moliere Autheur, & Moliere Acteur en feront tout le ſujet. Ce ne ſont que deux Points, me direz-vous: Vous avez raiſon; mais on en peut facilement

faire quatre, & voicy comment. Moliere Autheur, fera deux Points; c'eſt à dire que je parleray dans le premier de la beauté de ſes Ouvrages, & dans le ſecond des bons effets qu'ils ont produits, en corrigeant tous les Impertinens du Royaume. Moliere Acteur me fournira auſſi la matiere de deux Points; & je feray voir que non ſeulement il joüoit bien la Comedie, mais encor qu'il ſçavoit bien la faire joüer. Voila ſi je compte bien mes quatre

Points tout trouvez ; Si je les traite bien, vous ne me trouverez pas trop long; mais si je vous ennuye, ce sera trop de la moitié. Passons donc au premier, & parlons de la beauté des Ouvrages du Defunt. Je ne croy pas qu'il soit necessaire de vous en entretenir long-temps ; peu de Gens en doutent ; & ceux qui n'en sont pas persuadez, ne meritent pas d'estre desabusez. En effet, Messieurs, si l'Art qui approche le plus de la Nature, est

le plus estimé, ne devons nous pas admirer les Ouvrages du Defunt? Les Figures les plus animées des Tableaux de nos plus grands Peintres, ne sont que des Peintures muettes, si nous les comparons à celles des Ouvrages de l'Autheur dont j'ay entrepris aujourd'huy le Panegyrique. Quelle fécondité de Génie sur toutes sortes de matieres! Que n'en tiroit-il point? vous l'avez veu; & vous sçavez qu'il estoit inépuisable sur le Chapitre des

Medecins & des Cocus. Mais paſſons outre, & ne r'ouvrons point les playes de ces Meſſieurs. Finiſſons donc ce Point, en diſant que le Defunt n'eſtoit pas ſeulement un habile Poëte, mais encor un grand Philoſophe, Philoſophe, me direz-vous., Philoſophe! Un Philoſophe doit-il chercher à faire rire? Démocrite en eſtoit un, chacun le ſçait, & cependant il rioit toûjours. C'eſtoit trop, il faut quelquefois pleurer: Pleurons donc, puis que

c'eſt aujourd'huy un jour de pleurs. Pleurons tous, pleurons, rempliſſons nos mouchoirs de larmes. Pendant que vos pleurs couleront, je vais eſſuyer les miennes, & par ce moyen reprendre haleine pour commencer mon ſecond Point.

Je vous ay promis, Meſſieurs, de vous faire voir dans le ſecond Point de cet Eloge Funebre, de quelle utilité les Ouvrages du Defunt ont eſté au Public; mais avant de vous le prouver, il eſt à propos de

parler de tous ceux contre lesquels il a écrit. Il a joüé les Jeunes, les Vieux, les Sains, les Malades, les Cocus, les Jaloux, les Marquis, les Villageois, les Hipocrites, les Impostеurs, les Campagnards, les Prétieuses, les Fâcheux, les Avocats, les Ignorans, les Procureurs, les Misantropes, les Medecins, les Apotiquaires, les Chirurgiens, les Avares, les Bourgeois qui affectent d'estre de Qualité, les Philosophes, les Autheurs, les Provinciaux, les

Faux Braves, les grands Diſeurs de rien, les Gens qui n'aiment qu'à contredire, les Coquettes, les Joüeurs, les Donneurs d'Avis, les Uzuriers, les Sergens, les Archers, & tous les Impertinens enfin, de tout Sexe, de tout âge & de toute condition. Que tous ces Noms m'ont alteré ! Je n'en puis plus ; & ſi je ne buvois à voſtre ſanté, je ne pourrois pas achever ce que j'ay entrepris.

Je puis preſentement continuer, & je ſens que je

me porte assez bien. Disons donc que tous ceux que nostre Autheur a joüez luy ont obligation. En faisant voir des Portraits de l'Avarice, il a fait honte aux Avares, & leur a inspiré de la liberalité. En rendant ridicules ceux qui rencherissoient sur les Modes, il les a rendus plus sages. Ah! combien de Cocus a-t-il empeschez de prendre leurs Gands & leur Manteau, en voyant entrer chez eux les Galants de leurs Femmes? Combien a-t-il

fait changer de langage prétieux, aboly de Turlupinades ? Combien a-t-il redreſſé de Marquis à gros dos ? Combien a-t-il épargné de ſang à toute la France, en faiſant voir l'inutilité des frequentes Saignées ? Combien de Medecines ameres a-t-il empeſché de prendre ? & combien auſſi a-t-il guery de Foux ? Quoy que tous ceux que je viens de nommer ayent obligation au Defunt, chacun en particulier, toute la France luy eſt obligée en general

de l'avoir tant fait rire. Le Rire, Messieurs, est une chose merveilleuse, & dont l'utilité est d'une utilité..... Vous l'allez voir par mon raisonnement : Le Rire délasse ceux qui travaillent du corps, il réjoüit l'esprit des Gens de Lettres ; & défatigant ceux qui sont occupez aux grandes affaires, il est mesme utile aux Monarques : Puis qu'il est utile, la Comedie la doit estre ; si la Comedie est utile, les Comediens le sont ; si les Comediens sont uti-

les, les Autheurs le ſont encor davantage; ſi les Autheurs le ſont, Moliere a dû l'eſtre beaucoup; & s'il l'a eſté nous devons pleurer ſa perte. Pleurons la donc, Meſſieurs, pleurons la; mais pendant que nous la pleurerons, écoutons ces Violons qui la pleurent auſſi.*

C'eſt aſſez, Meſſieurs, c'eſt aſſez; la maniere de joüer de cet inimitable Acteur me réveille, & puis qu'elle fait le ſujet de mon troiſiéme Point, il faut que

* *Les Violons joüent languiſſamment.*

j'en parle sans attendre davantage. Les Anciens n'ont jamais eu d'Acteur égal à celuy dont nous pleurons aujourd'huy la perte; & Rocius, ce fameux Comedien de l'Antiquité, luy auroit cedé le premier rang s'il avoit vécu de son temps: C'est avec justice, Messieurs, qu'il le meritoit; Il estoit tout Comedien depuis les pieds jusques à la teste; Il sembloit qu'il eut plusieurs voix, tout parloit en luy; & d'un pas, d'un soûrire, d'un clein d'œil, & d'un

d'un remuëment de teſte, il faiſoit plus concevoir de choſes, que le plus grand Parleur n'auroit pû dire en une heure. Ah! qu'un ſi grand Comedien meritoit bien d'avoir pour repreſenter ſes Ouvrages le Theatre de Marcus Scaurus! Ce Theatre avoit ſur ſa hauteur trois cens ſoixante Colomnes en trois rangs, les unes ſur les autres, où les trois Ordres eſtoient exactement obſervez. Le premier rang eſtoit de marbre, le ſecond de verre, & le

troisiéme estoit tout brillant d'or; Les plus basses Colomnes avoient trente-huit pieds de hauteur, & il y avoit entre ces Colomnes trois mille Statuës d'airain. N'est-ce pas avec raison que les beaux Ouvrages de Moliere meritoient un aussi beau Theatre pour estre representez, & n'est-ce pas avec justice que.... car voyez-vous, Messieurs, si.... la raison.... vous sçavez que lors que..... Viens au secours de ma memoire, incomparable Acteur, & puis

que tu n'en as jamais manqué, donne-moy un peu de la tienne, auſſi bien n'en as-tu plus que faire : Inſpire-moy donc..... Ah! Meſſieurs, les voila les Oeuvres de ce grand Homme ; Elles parleront mieux pour luy que je ne pourrois faire. Voila tous les Enfans dont il eſt le Pere : Ils ſont cheris ces Enfans, de tous les Princes du Monde. Ah! belles Oeuvres, que vous eſtes eſtimées par tout! Et pour vous faire voir, Meſſieurs, que je dis vray, les voila en

François, en Italien, en Espagnol, en Allemand ; & par l'ordre du Grand Vizir, l'on travaille à les traduire en Turc. Ah pleurons la perte d'un si grand Homme, nous ne le pouvons trop regretter ; mais réjoüissons-nous plutoſt de ce qu'il eſtoit né chez nous, & de ce qu'il vivra au Temple de Memoire. Pleurons de l'avoir perdu si jeune, mais plutoſt que de perdre le temps à pleurer, paſſons à noſtre dernier Point, que je traitteray en peu de pa-

roles. Il me sera facile, puis que j'y dois faire voir que nostre Illustre Acteur excelloit dans l'Art de bien faire joüer la Comedie. Est-il quelqu'un qui n'en demeure pas d'accord, apres avoir veu de quelle maniere il faisoit joüer jusques aux Enfans? On voit par là que ce n'est pas sans raison qu'il disoit, qu'il feroit joüer jusques à des Fagots. Des Fagots Acteurs! des Fagots! Oüy, Messieurs, des Fagots; & il en est à la Comedie, qui auroient be-

ſoin de luy pour les rendre plus utiles qu'ils ne ſont. Ces veritez eſtant inconteſtables, voila mon quatriéme Point finy ; mais je ne ſuis pas pour cela au bout de ma carriere ; il faut des récapitulations d'une partie de ce que j'ay dit, il faut tirer de la Morale, il faut toucher les cœurs, il faut faire verſer des larmes. Mais qui pourroit s'empeſcher d'en répandre apres la perte d'un ſi grand Homme! Avec ſon eſprit il auroit pû tromper la Mort, ſi

elle ne l'avoit point pris en traistre. Que dis-je en traistre? On ne sçait si la Mort l'a trompé, ou s'il a trompé la Mort; mais soit qu'il l'ait trompée, ou qu'elle l'ait surpris, il ne vit plus ce grand Homme. Ah! tristes Comediens, ou du moins qui devez l'estre, que tous vos Theatres soient desormais aussi noirs que ma Robe; n'y paroissez qu'avec des habits de Deüil, que tous vos Auditeurs le prennent, & que chacun continuë d'écrire à sa gloire

comme on a commencé. En voila des preuves de toutes manieres: Voila des Epitaphes, voila des Sonnets, voila des Elegies,* & voila des Eloges en Prose. Auroit-on tant écrit, si le Defunt n'avoit eu du merite? Oüy, Messieurs, il en avoit, & ses Ennemis mesmes en sont toûjours demeurez d'accord. Il faut finir, Messieurs: Mais que vois-je! Tant d'Ecussons aux Armes du Defunt réveillent ma douleur. Vous les voyez, Messieurs, ces Armes

* *Il montre quatre grosses liaces de Papiers.*

Armes parlantes, qui font connoiſtre ce que noſtre Illuſtre Autheur ſçavoit faire. Ces Miroirs montrent qu'il voyoit tout; ces Singes, qu'il contrefaiſoit bien tout ce qu'il voyoit; & ces Maſques, qu'il a bien démaſqué des Gens, ou plutoſt des Vices qui ſe cachoient ſous de faux maſques. Ce grand Peintre moral eſt preſentement avec les Dieux, qu'il eſt allé faire rire de leurs propres defauts. Momus a d'abord eſté le recevoir; & vous

allez voir ce qui s'eſt paſſé à leur entreveuë. Paroiſſez, Momus; paroiſſez, Moliere, & ſatisfaites la curioſité de l'Aſſemblée.

Deux Marionettes paroiſſent aux deux coins de la Chaiſe.

MOMUS.

Que nous ſommes obligez à la Mort, de nous avoir envoyé l'Illuſtre Moliere, dont le nom fait tant de bruit par tout le Monde!

MOLIERE.

Vous voyez, cher Momus, je viens voir les Dieux; & j'ay voulu joüer la Mort,

afin qu'elle me prit, croyant se vanger, & je l'ay trompée par ce stratagéme.

MOMUS.

Vous ne me dites pas tout; vous vous entendez avec la Mort, & vous venez voir les defauts des Dieux, pour en aller divertir les Mortels.

MOLIERE.

Non, Momus, je ne puis plus retourner au Monde.

MOMUS.

J'en suis fâché; car les Dieux ne m'estimeront plus, & vous les divertirez mieux que moy.

MOLIERE.

J'eſpere les bien divertir.

MOMUS.

Il vous faut du temps pour les bien connoiſtre.

MOLIERE.

Pas tant que vous penſez.

MOMUS.

C'eſt aſſez, vous pouriez vous échaufer. Loin de vous quereller, allez ſonger à vous unir, pour bien divertir les Dieux.

Ce Dialogue vous a fait croire un moment que Moliere n'eſtoit pas mort; mais il faut r'ouvrir vos

playes, & vous le faire voir ſans parole & ſans vie: Il faut vous faire voir ſon Tombeau. Haſtez-vous. Eſt-il achevé? Eſtes-vous preſts? Faites-nous voir ce qui doit renouveller nos douleurs.

On tire un Rideau de Deüil, & le Mauſolée paroiſt.

Ah que voy-je! Je ne puis ſans mourir regarder cet Illuſtre Défunt.* Fuyons ces objets funebres. * Il faut pourtant avoir un peu de fermeté, & regarder ce

*Il s'enfonçe dans la Chaiſe.
* Il ſe releve.

Tombeau; Tombeau, qui renfermez les ris & les jeux; Tombeau, qui renfermez la joye; Tombeau... Tombeau...Tombeau...C'eſt un Tombeau, Meſſieurs, & vous le voyez bien. Tous les Poëtes de l'antiquité rempliſſent ces niches; & les plus Comiques ſoûtiennent.... Ah! Meſſieurs, je ne puis achever, quand je voy que les yeux de cet Illuſtre Autheur ſont fermez pour jamais; je ne puis retenir mes larmes. Démocrite n'avoit jamais pleuré,

& vous voyez ce Philoſophe le mouchoir à la main. Epheſtion mourut de rire, & cependant vous le voyez aujourd'huy fondre en larmes aupres du Tombeau de cet Illuſtre Défunt. Ah rempliſſons toutes ces Urnes avec l'eau de nos pleurs. Il nous en a fait répandre de joye, verſons-en de douleur aupres de ſon Tombeau; honorons-le de toutes manieres. Riches, faites faire des Statuës à ſa gloire. Beaux Eſprits, apportez des Ouvrages qui

ne chantent que ſes loüanges. Et vous, Peuples, donnez-luy des larmes, ſi vous ne les pouvez accompagner d'autre choſe. Il eſt mort, ce grand Homme; mais il eſt mort trop toſt pour luy, trop toſt pour les ſiens, trop toſt pour ſes Camarades, trop toſt pour les grands divertiſſemens de ſon Prince, trop toſt pour les Libraires, Muſiciens, Danceurs & Peintres, & trop toſt enfin pour toute la Terre. Il eſt mort, & nous vivons; cependant il vivra

apres nous, il vivra toûjours, & nous mourrons; c'eſt le deſtin des grands Hommes.

Cette Oraiſon Funebre fut à peine achevée, que chacun ſe leva, & donna mille loüanges à Cleante, qui tourna luy-meſme en plaiſanterie ce qu'il venoit de faire. Comme il eſtoit déja tard, chacun ſe retira bientoſt apres. Paſſons à des choſes plus ſérieuſes, & diſons que l'on ne peut trop loüer Monſieur

de Gaumont, qui a si heureusement terminé la guerre qui estoit entre Monsieur le Duc de Savoye & la Republique de Génes. Monsieur le Marquis de Renel n'a pas moins travaillé à la Paix en Allemagne, mais c'est d'une autre maniere, puis qu'en poussant les Ennemis, il les obligera à demander bientost la paix. Dans les premiers avantages que nous avons eus de ce costé, Monsieur d'Avézan Capitaine aux Gardes, & Monsieur de

Gacé-Matignon, ont esté blessez, en affrontant tous deux les périls d'une maniere toute Françoise. S'ils ont évité les traits de la mort au milieu des combats, Monsieur de Séve n'a pû s'en garantir au milieu de la Cour. Je ne vous en dis rien davantage, je vous ay parlé de son merite dans mes premieres Lettres. Monsieur le Président de Mesme est mort aussi, & le Parlement a fait une grande perte. J'aurois beaucoup de choses à vous dire à son

avantage : mais comme il vous estoit connu, je passe à Monsieur de Turenne. Il prend tant de Places, qu'on ne les peut compter, & s'est déja rendu maistre de tout le Païs de la Mark. Entre les belles actions qui se sont faites pendant la conqueste de ce Païs, celle de Monsieur le Marquis de Bourlemont, Fils de Monsieur le Gouverneur de Stenay, n'a pas fait le moins d'éclat : Il se jetta avec tres-peu de monde dans un petit Chasteau de campagne qui

n'avoit nulle defenſe; il y fut aſſiegé par deux Bataillons d'Infanterie; il le defendit avec une vigueur incroyable, bleſſa les principaux Officiers de ces deux Bataillons, & fit lever le Siege. Sa Majeſté qui ne laiſſe point de pareilles actions ſans récompenſe, luy a donné un Regiment. Monſieur le Chevalier de Boufflers, animé par un ſi bel exemple, eſtant en party avec quelques Dragons, ayant eſté coupé par un Corps d'Ennemis, fit une

prudente retraite; & quelque temps apres ayant appris que cinq cens s'estoient retirez dans un Château, il les fut assieger, & les prit tous prisonniers, quoy qu'il n'eut pas cent cinquante Hommes avec luy. Comme toutes ces actions sont si considérables, que tout ce que l'on en pouroit dire seroit infiniment au dessous, je ne vous en diray rien, non plus que de toutes les Places que Monsieur de Turenne a prises en Allemagne; le

nombre en eſt ſi grand, qu'il me faudroit remplir deux ou trois pages de noms Allemans qui vous ennuyeroient, & vous feroient trop de peine à prononcer. Tous ces grands exploits ſont cauſe que les Ennemis ſouhaitent plus que jamais la Paix, & qu'ils ont preſſé les Médiateurs de prier le Roy de nommer ſes Plenipotentiaires ; & Sa Majeſté a fait choix de Monſieur le Duc de Chaunes, & de Meſſieurs Courtin & de Barillon. Tant de cho-

ſes parlent pour Monſieur le Duc de Chaunes, que tout le monde avouë que le Roy ne pouvoit faire un meilleur choix. Les grandes Ambaſſades de Monſieur Courtin parlent auſſi de ſon merite; & celuy de Monſieur Barillon eſt fort connu. Pendant que Sa Majeſté rend juſtice au merite des grands Hommes, il n'en rend pas moins aux Illuſtres du beau Sexe; & la Charge de Dame du Lit de la Reyne qu'il a donnée a la belle Madame du Frenoy, en

en eſt une marque. Il a envoyé à Vienne Monſieur le Marquis de Cheverny pour faire compliment ſur la mort de l'Impératrice; & Monſieur le Comte de Lyone eſt allé à Madrid. Il y a des Belles icy qui craignent que les Dames Eſpagnoles ne le trouvent bien fait. Laiſſons-les mettre ordre à leur voyage, & voyons ceux qui ſe doivent préparer pour un autre.

LISTE DES OFFICIERS Generaux que le Roy a nommez pour servir cette Campagne.

Lieutenans Generaux de l'Armée du Roy.

Monsieur le Duc de la Feüillade.
Monsieur de Rochefort.
Monsieur de Lorge.

Mareschaux de Camp.

Monsieur le Chevalier de Loraine.
Monsieur de Vaubrun.
Monsieur de Montal.

ARMEE DE MONSIEUR LE PRINCE.

Monsieur le Duc.

Monsieur le Duc de Luxembourg, seul Lieutenant General.

Mareschaux de Camp.

Monsieur de Magaloti.

Monsieur de Choiseul.

ARMEE DE MONSIEUR DE TURENNE.

Lieutenans Generaux.

Monsieur le Comte de Soissons.

Monsieur le Comte de Guiche.

Monsieur le Grand Maistre.
Monsieur de Saint Abre.
Monsieur Foucaut.

Mareschal de Camp.

Monsieur le Chevalier du Plessis.

Monsieur le Duc de Navaille doit commander en Lorraine, & Monsieur de Bissy sous luy.

Monsieur de Gadagne doit commander au Païs d'Aunis.

Monsieur le Marquis d'Estrades a depuis peu donné

de grandes marques de ſon courage, puis qu'ayant rencontré un Party des Ennemis, il en a tué le Commandant, & beaucoup d'autres, apres avoir eſſuyé pluſieurs décharges. Monſieur le Duc de Montauſier s'eſtant volontairement démis du Gouvernement des Provinces d'Engoulmois & de Xaintonge en faveur de Monſieur le Comte de Cruſſol, il en a obtenu l'agrément de Sa Majeſté, qui a voulu reconnoiſtre par là les ſervices qu'il luy rend

dans ſes Armées en qualité de Meſtre de Camp d'un Regiment d'Infanterie.

Comme je ſçay, Madame, que vos Provinciales ont beaucoup de curioſité pour les Modes nouvelles, je fus dernierement chez une de ces Femmes qui ne parlent que Juppes & bagatelles; j'y trouvay trois ou quatre Perſonnes de ſon caractere, & je fis auſſitoſt tourner la converſation ſur le chapitre des Modes. Voicy ce qui s'y paſſa. Elles parlerent d'abord de la maniere d'or-

ner les dedans des Logis, & des Peintures que l'on y faisoit faire ; & elles dirent que l'on ne faisoit plus de si grandes dépenses en Plafonds, qu'on ne les rempliſſoit plus de Figures, & que l'on peignoit aujourd'huy les Apartemens neufs de trois manieres, qui estoient toutes trois à la mode, & que chacun choisissoit selon son gouſt. La premiere, dirent-elles, est de les faire peindre en marbre; la seconde, d'y faire mettre une couleur blanche, avec

des filets d'or seulement; & la troisiéme, de les peindre en bleu & blanc, à la maniere de Trianon. Apres avoir basty les Chambres, elles les meublerent, & dirent que chez les Gens de qualité on ne fermoit plus les Cheminées pendant l'Esté avec des volets de bois, mais qu'on les laissoit ouvertes, & qu'on faisoit attacher dans le fonds des Perspectives peintes sur des toiles, & que l'on y mettoit aussi ou des petits Rochers, ou des Pots de fleurs

& de verdure: Elles dirent encor que les Couchettes de bois doré, & toutes remplies de Sculpture, estoient plus que jamais à la mode, que l'on mettoit dessus des Cristaux en forme d'aigrettes, à la place des pomes, & que l'on commençoit à dorer les Chaises de mesme les Couchettes, & à faire mettre beaucoup de Sculpture dans le haut des dossiers, & qu'on les faisoit toutes grandes avec des dossiers fort hauts. Elles adjoûterent que comme la

Mode n'estoit plus de mettre des Tapis sous les Lits, ceux qui en avoient de beaux de Perse & de Turquie, en tapissoient leurs Alcoves pendant l'Hyver; mais que les belles Tapisseries d'Esté, estoient presentement de Satin peint avec des Fleurs & des Figures de hauteur naturelle; & l'on parla d'une Tenture peinte par Monsieur Bailly qui demeure aux Galeries du Louvre, dans laquelle on voit toutes les Victoires du Roy tres-bien representées dans

plusieurs cartouches ornez de Fleurs. Elles passerent de ces Tapisseries d'Alcoves, aux rideaux des fenestres, & elles dirent qu'on les faisoit presentement Damassé, & que l'on y mettoit du Point; que ce n'estoit plus la coustume de se servir des devans de fenestres de Tapisserie, qu'on les faisoit peindre de la mesme maniere que la Chambre, & que l'on y mettoit quantité de carreaux longs & étroits, desquels on se servoit sur les fenestres; Que

l'on ne rempliſſoit plus les Chambres de Cabinets, parce qu'on les faiſoit trop petites; mais qu'on en mettoit beaucoup dans les Anti-Chambres. Elles adjoûterent à toutes ces choſes, que le Trianon de Verſailles avoit fait naiſtre à tous les Particuliers le deſir d'en avoir; que preſque tous les grands Seigneurs qui avoient des Maiſons de Campagne en avoient fait baſtir dans leur Parc, & les Particuliers au bout de leur Jardin; & que les Bour-

geois qui se vouloient épargner la dépense de ces petits Bastimens, avoient fait habiller des Mazures en Trianon, ou du moins quelque Cabinet de leur Maison ou quelque guerite. Apres avoir raisonné quelque temps sur l'ornement de ces petits lieux appellez Bijoux, la conversation continua sur les Modes qui regardent l'habillement; & l'on dit que l'on portoit toûjours de ces belles Robes peintes & remplies de Fleurs & de Figures, dont

Monſieur Gautier avoit fait un ſi grand trafic; mais qu'au lieu qu'il y avoit auparavant beaucoup de verdure dans les Bouquets de Fleurs, on n'y mettoit preſentement preſque plus de vert, & que l'on faiſoit ſortir les Fleurs du dedans des Arabeſques. On adjoûta que l'on commençoit à faire des Jupes de la meſme maniere, auſſi bien qu'à peindre des Toiles fines, ce qui eſtoit tres-nouveau: toutes celles que nous avons veuës juſques à pre-

sent n'estant qu'imprimées: On parla encor des Boutons de geais & d'émail, des Rubans ondez, & des Rubans de Trianon, aussi bien que des Montres quarrées avec des Miroirs derriere. On n'approuva pas cette Mode, parce que l'on dit que les coins pouvoient blesser quand on les portoit sur soy: On crût aussi qu'elle changeroit, ou que du moins les Montres rondes & quarrées regneroient tour à tour, comme avoient fait les Souliers ronds, & les

Souliers quarez. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des Modes conſtantes, comme celle des Mouchoirs ſans toille qui continuë depuis long-temps, & que pluſieurs trouvent plus agreable que celle des corps relevez par le dos, & qui font que tout le reſte du derriere paroiſt plat. Celle que les Veuves ont priſe de s'habiller tout de blanc chez elles, pour ne point porter de bandeau ne changera je croy pas ſi-toſt, parce que les Femmes aiment ce qui leur eſt avan-

tageux; Elles ne recherchent presentement que les Modes qui sont pour leur commodité, & celle des Cornettes & des Tabliers qu'elles portent depuis l'Hiver dernier avec des Habits noirs, en est une preuve : Elle n'est pas si fatigante que les Ferets qui pesent pres d'un demy marc, & que sans necessité, & sans sçavoir pourquoy, les Hommes portent à leurs Rubans d'épaule. Ils en changeront peut-estre d'autant de sortes que les

Femmes ont fait de Coëffes depuis fort peu de temps. Les Coëffes de raizeau ont eſté mouchetées, apres vitrées ; les Mouches ont eſté d'abord travaillées avec la Coëffe, & n'eſtoient que rondes, & quelque temps apres on y a couſu de veritables Mouches de toutes ſortes de grandeurs ; & pour joindre en ſuite toutes ces ſortes de choſes enſemble, on a fait des Coëffes à raiſeau, vitrées, chenillées & mouchetées de toutes ſortes de grandeurs. Depuis

que la Mode a recommencé de ſes Coëffes chenilées, on a fait un petit cordonnet en maniere de Chenille; mais quatre fois plus petit que les cordons que l'on appelloit autrefois de la Chenille; & l'on commence d'en meſler dans les garnitures. Cette Mode eſt des plus nouvelles, auſſi bien que celle des Jupes de Poinct d'Angleterre, imprimées ſur de la toille, & montées ſur du taffetas avec des agréemens de relief. Ces Jupes ont eſté com-

munes dés leur naiſſance; & s'eſtant trouvées belles & à bon marché, preſque toutes les Femmes en ont acheté. Laiſſons-les s'en parer, & parlons des Cravates de Campagne à la mode; les unes ſont des Rabats attachez aux chemiſes, qu'on nouë en Cravates, & les autres ont preſque une demy-aune de hauteur & pendent juſques à la ceinture, où on les arreſte apres avoir paſſé le bout dans une des gances du Juſte-à-corps. Les Hom-

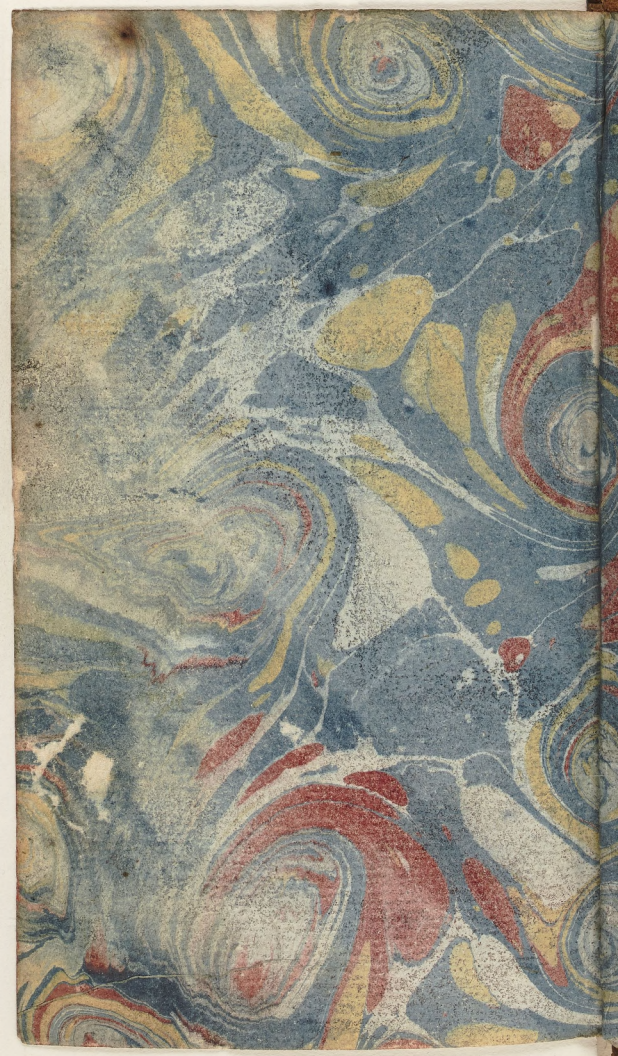
mes ne portent pas seulement des Cravates longues, les longues manches sont de retour, & ne sont presentement pas moins à la mode que le Tabac, dont on peut dire que tout le monde prend aujourd'huy, puis que les Femmes mesmes s'en servent. Les doublures de panne sont aussi fort en usage, & l'on en employe de toutes sortes de couleurs. Comme les Modes ne peuvent changer de mesme pour le manger, & que chaque chose croist en

ſa Saiſon, on change ſouvent l'ordre de ſervir; & c'eſt pourquoy au lieu de mettre toutes les Viandes dans un grand Plat, accompagné de deux aſſiettes, on ſert preſentement trois aſſiettes & deux petits plats. Les Modes vont meſmes juſques à la Chandelle, & l'on en fait preſentement de quarrées, que tous ceux qui les voyent prennent pour de la cire. Les Parfums ont perdu tout leur credit, leur odeur eſt trop forte & fait

mal au cerveau, & tous les Gens de Qualité portent presentement de petits Sachets remplis d'herbes odoriferantes, que l'on appelle Sachets à la Royale. Les Jeux mesmes sont sujets à l'empire de la Mode, & celuy de l'Ombre est maintenant en grand credit. Je croy, Madame, qu'il n'est pas besoin de tant d'exemples pour vous prouver l'inconstance des Hommes, & que je ne dois pas employer beaucoup de paroles pour vous persua-

der que je ſeray toûjours le plus obeïſſant de vos Serviteurs.

Fin du quatriéme Volume.



8° H
26.484
4

MERCU

GALANT

1673

TOM

IV